

Charles RICHET

Professeur de physiologie à la Faculté de médecine de Paris  
Prix Nobel (1913)

1850-1935

# L'homme stupide

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole  
Professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec  
et collaboratrice bénévole

Courriel : <mailto:mabergeron@videotron.ca>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"  
dirigée et fondée par Jean-Marie Tremblay,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi  
Site web : [http://www.uqac.ca/Classiques\\_des\\_sciences\\_sociales](http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales)

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi  
Site web : <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole,  
professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec.  
Courriel : <mailto:mabergeron@videotron.ca>

Charles Richet, physiologiste français.

Professeur à la Faculté de médecine de Paris. Avec Paul Portier, prix Nobel de médecine (1913), membre de l'Académie des sciences ; président de la Société de biologie (1877) ; membre de l'Institut métapsychique international (MII).

## Charles Richet, L'homme stupide.

Une édition électronique réalisée à partir du texte de Charles Richet, *L'homme stupide*. Ernest Flammarion Éditeur, 1919, 218 pp.

Charles Richet était aussi auteurs, de romans, drames, poésies ainsi que du *Traité de métapsychique*, (1923).

Polices de caractères utilisés :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format  
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

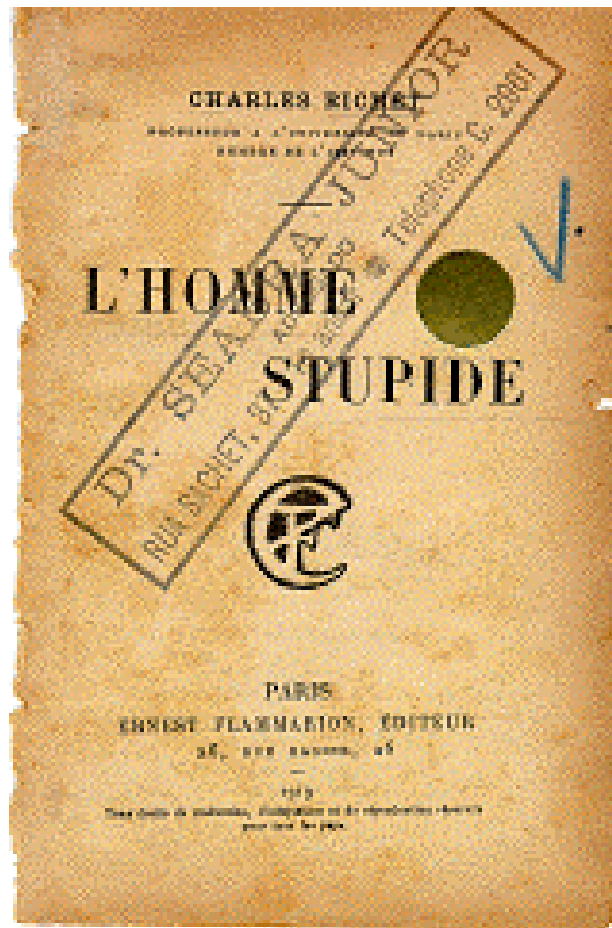
Édition numérique réalisée le 3 décembre 2004 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



Charles Richet

Professeur à la Faculté de Médecine de Paris  
Prix Nobel (1913)

# L'homme stupide



Ernest Flammarion Éditeur, 1919, 218 pp.

Un ouvrage gracieusement prêté par Mme Maristela Bleggi Tomasini,  
Porto Alegre - Rio Grande do Sul - Brasil [<mailto:mtomasini@cpovo.net>]

# Table des matières

## Prologue

<u>I.</u>	— Les Noirs
<u>II.</u>	— Les Jaunes et les Rouges
<u>III.</u>	— En quoi consiste la stupidité
<u>IV.</u>	— Les mutilations
<u>V.</u>	— Encore les mutilations
<u>VI.</u>	— L'inégalité des hommes
<u>VII.</u>	— L'alcool
<u>VIII.</u>	— De quelques autres poisons
<u>IX.</u>	— La guerre
<u>X.</u>	— La défense contre l'avarie
<u>XI.</u>	— La défense contre les maladies
<u>XII.</u>	— Les Dieux
<u>XIII.</u>	— De quelques autres crédulités
<u>XIV.</u>	— Encore les crédulités
<u>XV.</u>	— Le libre échange
<u>XVI.</u>	— Les forêts
<u>XVII.</u>	— Les animaux
<u>XVIII.</u>	— Les modes – les bijoux
<u>XIX.</u>	— Les ruines
<u>XX.</u>	— Les grands hommes
<u>XXI.</u>	— La mare, aux grenouilles
<u>XXII.</u>	— Le progrès
<u>XXIII.</u>	— La mort

# Avertissement à l'édition numérique

[Retour à la table des matières](#)

Éminent professeur à la Faculté de Médecine de Paris, Charles Richet mérita avec Paul Portier le prix Nobel de médecine (1913). Il a été président de la Société de biologie (1877), membre de l'Académie de médecine (1898), de l'Académie des sciences (1914), auteurs de romans, drames, poésies, et de nombreux ouvrages dont *Le traité de métapsychique*, terme qu'il a lui-même inventé, car s'il s'occupa du corps, il s'occupa également de l'esprit. Il a participé à la publication du *Dictionnaire de physiologie* et de la *Revue scientifique*, en tant que directeur. De plus, Charles Richet se passionna également pour l'aviation. Avec Louis et Charles Bréguet, il fut un précurseur dans ce domaine : il construisit un aéroplane en 1890. Il faudrait aussi le considérer comme un écologiste puisque déjà, fin du 18<sup>e</sup> et début du 19<sup>e</sup> siècle, il faisait preuve de conscience écologique<sup>1</sup>.

Fervent admirateur des grands hommes tels que Léonard de Vinci, Molière, Socrate, etc. il s'émerveilla de l'intelligence humaine : « ... la complication des formes vitales a toujours été en croissant, si bien que finalement, ce prodigieux et tortueux travail n'est pas resté infécond puisqu'il a abouti à cette merveille : l'intelligence. Oui ! C'est la merveille des merveilles<sup>2</sup> ». Mais au lendemain de la Première guerre mondiale, cet adorateur de l'intelligence humaine fut très déçu et il publia *L'homme stupide* (1919). Cet homme de grand génie était un pacifiste militant. Il a protesté énergiquement contre les grandes folies collectives et meurtrières. Mais, il faut bien le dire ce grand homme était un eugéniste raciste<sup>3</sup>. Il a écrit : « Vers l'an 2000 quand on connaîtra bien les lois de l'hérédité et leurs applications pratiques (...) on ne se contentera pas de perfectionner les lapins et les pigeons, on essaiera de perfectionner les hommes. Il faudra alors préparer les bases d'une sorte de sélection artificielle, par l'effet de laquelle les hommes deviendront plus forts,

---

<sup>1</sup> Richet Charles : *L'homme stupide*, chap. X, XVI, XVII.

<sup>2</sup> Richet Charles : *L'intelligence et l'homme*. Études de psychologie et de physiologie, Paris, Félix Alcan, 1927.

<sup>3</sup> Charles Richet, *L'homme stupide*, chap. I, II, X.

plus beaux, plus intelligents.<sup>1</sup> » De ce fait, faudrait-il ignorer tous ses écrits, résultats de nombreuses recherches et ainsi se priver des nombreuses connaissances qu'il a apportées dans plusieurs domaines ? *L'homme stupide* nous permet de constater autant la folie qui entourait les comportements humains du 19<sup>e</sup> siècle que ceux qui entourent encore notre monde d'aujourd'hui, presque cent ans après.

Les opinions émises dans *L'homme stupide* sont propres à l'auteur et nous n'entendons leur donner aucune approbation ou improbation.

(*Marcelle Bergeron, bénévole,  
Les classiques des sciences sociales.*)

---

<sup>1</sup> Charles Richet, *Dans cent ans*, La Revue scientifique, mars 1892.

---

# L'homme stupide

---

## PROLOGUE

---

[Retour à la table des matières](#)

Linné, essayant de classer en bon ordre les diverses formes vivantes qui peuplent notre planète, a appelé l'homme, lequel constitue évidemment une espèce animale distincte de toutes les autres : *Homo sapiens*, l'homme sage.

Mais un tel éloge est manifestement injustifié. Car l'homme accumule de si abondants exemples d'extraordinaire bêtise, qu'il faudrait, pour se conformer à la réalité des choses, le dénommer tout autrement, et dire *Homo stultus*, l'homme stupide.

Quand nous consentirons à employer une classification zoologique sérieuse, il faudra adopter ce terme.

Dans ce bref écrit, nous établirons, ou du moins nous tâcherons d'établir, que l'homme est inférieur à la plupart des espèces animales pour le bon sens et la sagesse. Il me paraît même que nous aurions le droit de le qualifier de *homo stultissimus*, l'homme stupidissime.

Cependant, pour être modéré, nous nous contenterons de lui donner, sans superlatif, l'épithète qui lui convient : *Homo stultus*, l'homme stupide, et nous donnerons les preuves de son immense et incurable stupidité.

L'auteur ne se fait aucune illusion sur le sort réservé à cet examen de conscience qui froissera, qui offensera les intellectuels aussi bien que le populaire et qui laissera à tous une impression douloureuse.

Oui ! Nous le savons.

Donc, ô lecteur, qui que tu sois, intellectuel ou artisan, ce livre va troubler, fût-ce pour un instant, la bonne opinion que tu as de toi-même. Il ébranlera cette conviction intime, que tu es sage, prudent, raisonnable. C'est peu agréable de s'entendre dire qu'on est stupide, et c'est plus désagréable encore d'en recevoir la démonstration.

Mais il ne s'agit pas de présenter, à la manière de Watteau et de Florian, des bergers d'opéra. Les paysans de La Bruyère n'ont pas de houlettes enrubannées, et j'estime, avec le vieux maître, que toute vérité est bonne à dire, si amère et décourageante qu'elle soit.

# I. Les Noirs

---

[Retour à la table des matières](#)

À peine parlerons-nous des races noires car notre tâche serait alors trop facile.

Voici à peu près trente mille ans qu'il y a des Noirs en Afrique, et pendant ces trente mille ans ils n'ont pu aboutir à rien qui les élève au-dessus des singes.

Au moins nous, les Blancs, avons-nous quelques monuments, quelques ébauches de science et d'art, des traités de géométrie analytique et de morale, des dictionnaires, des drames, des cathédrales, des symphonies, des Expositions universelles, des laboratoires de physique et des observatoires d'astronomie.

Peu de chose après trois cents siècles, mais enfin quelque chose, assez pour donner à l'humanité blanche une apparence de vie, sinon raisonnable, au moins intellectuelle.

Les nègres n'ont rien d'analogue. Ils continuent, même au milieu des Blancs, à vivre une existence végétative, sans rien produire que de l'acide carbonique et de l'urée.

Les tortues, les écureuils, les singes, n'ont pas de *tamtams*, dont le bruit appelle une pluie bienfaisante, ni de gris-gris, devant lesquels il faut se prosterner sous peine de mort, ni de *Mamajumbos* qui se divertissent aux sacrifices humains. Les tortues, les écureuils et les singes ne consentiraient jamais à se percer les naseaux avec d'énormes pièces de bois, ni à se brûler la carapace ou la fourrure pour pouvoir montrer avec ostentation les cicatrices d'indélébiles tatouages.

Donc les tortues, les écureuils et les singes sont bien au-dessus des nègres, dans la hiérarchie des intelligences.

J.-J. Rousseau, un des esprits les plus faux et les plus puissants de tous les temps a émis sur les sauvages – et tous les nègres sont des sauvages - des idées bien singulières. Il a prétendu que l'homme, à l'état de nature était plus sage et plus vertueux que l'homme dégradé par la vie en commun. À mesure que les sociétés se sont développées, elles auraient détérioré la nature humaine, laquelle est primitivement toujours saine, de sorte que toute notre civilisation, d'après Rousseau, n'est que l'épanouissement d'une graduelle corruption, qui se prolonge et s'intensifie. L'homme était jadis un être bon : la société en a fait un être mauvais.

Personne ne m'accusera de nourrir une admiration aveugle pour notre soi-disant civilisation - on le verra pour peu qu'on ait la patience de poursuivre la lecture de ce livre. - Tout de même je suis forcé de reconnaître que, si notre état social est informe, l'état sauvage est plus informe encore. Les nègres de l'Afrique, sans atténuer leur barbarie, comme nous essayons de le faire, par de ténébreuses sciences et d'aventureuses esthétiques, sont bien plus absurdes que les plus sottes espèces animales. Ils s'agglomèrent en peuplades minuscules qui se pillent et s'entre-tuent. Quelquefois c'est pour se manger (et ce sont les moins ineptes) ; le plus souvent c'est pour se disputer un champ de millet, ou un coin de forêt. À moins que ce ne soit pour des motifs tellement bas, chétifs et bizarres, que nul, même parmi les combattants, ne les connaît.

Qu'un Européen peu scrupuleux leur apporte un tonneau de tafia, et aussitôt, sans perdre une minute, ils se jettent sur ce poison pour s'en gorger jusqu'à tomber ivres morts. Crédules, obscènes, frivoles, paresseux, menteurs, ils déshonorent l'espèce humaine.

Que ne sont-ils semblables aux singes, leurs demi-frères ? Voyez ces agiles animaux dans une forêt ; ils se divertissent en joyeuses gambades, sautant de branche en branche avec une adresse surprenante, criant éperdument pour s'appeler, ou pour se quereller, ou pour indiquer à leurs compagnons quelque danger. Leurs grimaces et leurs contorsions sont inoffensives. Ce sont leurs jeux, jeux naïfs, innocents, qui font un contraste étrange avec les barbares jeux dont les nègres sont coutumiers.

Si Rousseau avait su aller au bout de sa pensée, il aurait dit que l'homme doit revenir, non pas à l'état sauvage, mais à l'état animal.

En effet, jamais les animaux ne sont des êtres dégradés. Ils mènent une vie grave et sereine. Ils chassent ou paissent, selon qu'ils sont carnassiers ou herbivores. Le soir venu, le mâle et la femelle rentrent dans leur tanière, sans souci du lendemain, préoccupés seulement de ne pas tomber sous les coups de quelque ennemi. Ceux qui vivent en troupes, comme les bisons et les antilopes, ont un vague état social qui consiste essentiellement à se grouper pour mieux échapper aux fauves et trouver de plus gras pâturages.

Les hommes noirs vivent en troupeaux, eux aussi, mais ils ont à l'état de nature ajouté des coutumes, tantôt cruelles, tantôt ridicules, presque toujours ridicules et cruelles tout ensemble, d'autant moins excusables que leur cerveau est un peu plus compliqué que celui

des singes, et qu'il est capable, au moins en apparence, de quelques raisonnements rudimentaires.

## II. Les Jaunes et les Rouges

---

[Retour à la table des matières](#)

Je ne m'occuperai guère non plus des Peaux-Rouges et des Chinois, représentants médiocres de l'espèce humaine.

Les Peaux-Rouges font quelque figure dans les romans de Fenimore Cooper ; mais, dans la vie réelle, ils sont d'une intellectualité très basse.

On conte qu'ils furent très habiles à la chasse, la seule science qu'ils aient cultivée. Toutefois les épagneuls ont un flair plus délicat. Je reconnais que les épagneuls ne savent ni tirer de l'arc, ni empoisonner des flèches, ce qui les met en état d'infériorité notoire. Au moins sont-ils assez sages pour ne pas se planter des faisceaux bizarres de plumes autour de la tête, ni s'incruster dans la peau des inscriptions de toutes couleurs.

L'histoire dit que les Espagnols, quand ils arrivèrent au Mexique et au Pérou, y trouvèrent une antique civilisation. Ils l'ont pieusement détruite de fond en comble, et ils ont sans doute bien fait ; car ces vieux Mexicains n'avaient guère su imaginer autre chose que des Dieux grotesques et gigantesques. Cette idolâtrie, au premier abord, semble assez innocente, mais il paraît que ces vilains masques de pierre avaient soif de sang humain, ce qui est un peu plus sérieux. À ces monstres, en des fêtes solennelles, on sacrifiait des enfants, des vierges, des vieillards, par milliers.

Pourtant ne nous hâtons pas trop d'accuser les Rouges, car les Sémites de Carthage, les concitoyens d'Annibal, qui étaient des Blancs, avaient inventé des Dieux tout aussi sanguinaires. - Remarquons, chemin faisant, que, chez les Blancs, chez les Allemands

surtout, comme chez les Rouges ou les Jaunes, la férocité n'est jamais assez vaste pour ne pas laisser une très large part à la stupidité. Dans l'espèce humaine, férocité et stupidité font très bon ménage.

Pour ma part, à ces antiques et peu vénérables civilisations je préfère nettement la société des bisons et des pingouins. L'intelligence des Rouges a abouti, après trente siècles, à édifier de grandes cités riches de débauches, de superstitions et de meurtres. Qu'on nous ramène aux pingouins et aux bisons ! ...

Quant aux Jaunes qui grouillent dans toute l'Asie, et couvrent la moitié de la terre, leurs sociétés ont les mêmes tares douloureuses que nos sociétés européennes. Ils ne relèvent guère le niveau humain. Ils sont petits, laids<sup>1</sup> et n'ont pas pu sortir de la demi-barbarie qu'ils avaient conquise il y a très longtemps. Maintenant les voici qui imitent les Blancs.

Ils ont adopté notre service militaire nos machines, nos institutions, nos Codes et nos laboratoires ; car ils ont la faiblesse de nous admirer, et sont à peine capables d'invention.

Ce qu'ils ont de personnel est peu recommandable. Ils ont bâti des temples disgracieux dans lesquels la prière est remplacée par des bandes de papier qui se déroulent. Ils pratiquent copieusement l'infanticide et le suicide. Ils se délectent à fumer de l'opium et à manger du poissons pourris, toutes mœurs qui répugnent aux plus vils animaux. Ils mutilent les pieds des femmes par des brodequins étroits qu'ils leur infligent, dès la première enfance, de sorte que les malheureuses sont estropiées pour toute leur vie et peuvent à peine marcher. Spectacle lamentable que celui de ces pauvres créatures sautillant sur des moignons déformés ! Ils n'ont même pas su se créer un alphabet passable ; car les plus hauts mandarins de leurs pays, les plus considérés, les plus puissants, sont ceux qui sont enfin parvenus, après maintes années de laborieuses études, à écrire à peu près correctement.

Il faut leur accorder cependant qu'ils ont poussé la prostitution très loin, de sorte que la pratique de cette honorable coutume est beaucoup plus savante sur le fleuve Jaune que sur la Seine et la Tamise. En outre, ils ont imaginé, dans le choix, la durée et le détail des supplices, un raffinement de subtiles cruautés qui dénote quelque imagination. Mais voilà tous leurs mérites.

Laissons donc les Jaunes et les Rouges, décidément inférieurs aux Blancs, et voyons si l'homme blanc, le chef-d'œuvre de la création, mérite d'être appelé *Homo sapiens* ou *Homo stultus*.

---

<sup>1</sup> Il n'y a pas de beau en soi. Le beau pour le crapaud, c'est sa crapaude. La Vénus Hottentote enflamme les sens de tout Hottentot digne de ce nom. Donc, quand je parle de beauté et de laideur, je juge en homme blanc et en Français du XX<sup>e</sup> siècle.

## III. En quoi consiste la stupidité

---

[Retour à la table des matières](#)

On s'étonnera sans doute qu'en comparant l'animal à l'homme je trouve constamment l'animal moins stupide. Et, en effet, à un premier examen superficiel, on serait tenté de croire que l'intelligence de l'homme est incomparablement supérieure à celle de l'animal.

Mais il faut s'entendre. Stupidité ne veut pas dire qu'on n'a pas compris, mais qu'on agit comme si l'on n'avait pas compris.

Savoir ce qui est bien et faire ce qui est mal ; s'infliger de la douleur en sachant qu'on va s'infliger de la douleur ; connaître la cause du malheur et se précipiter sur cette cause, c'est être stupide. Passe encore quand on est victime d'une aveugle passion ; car la passion est un torrent qui entraîne tout. Mais, quand on va droitement au malheur, pour obéir à des préjugés, des erreurs, des raisonnements défectueux et baroques, on est inexcusable. Mieux vaut être dépourvu d'intelligence que d'en faire un si déplorable usage.

Lorsqu'un nègre se traverse la lèvre inférieure avec une grosse tige de bois, il sait qu'il va souffrir. Tout de même, il prend ce bois, et stoïquement se l'enfonce dans la chair. Pour quoi ? Parce qu'il a d'autres idées (parfaitement ineptes) qui dominent celle de la souffrance... Il faut faire comme les ancêtres... La beauté de cette lèvre transpercée séduira toutes les jeunes vierges de la tribu... Les Dieux exigent cette mutilation... Une légion d'idées absurdes tourbillonne dans ce pauvre cerveau nègre, et lui inspire les actes les plus ridicules.

Que l'homme ait parfois découvert certaines fragmentaires vérités, qu'il ait, dans la connaissance des choses de ce monde effectué quelques piteux progrès, c'est possible ; mais en quoi ces connaissances et ces progrès vont-ils lui être utiles, s'il n'en profite pas pour diriger son action ?

Par exemple, il a découvert que la fièvre malarienne est produite par piqure des moustiques. Voilà assurément l'apparence d'un progrès. Mais ce n'est qu'une apparence ; car ce progrès ne sera progrès que si quelque effort est fait pour détruire les moustiques, propagateurs du mal. Nous savons par des preuves irréfutables que la malaria est due aux moustiques, et nous ne détruisons pas les moustiques. Stupidité.

À la rigueur, on comprendrait l'ignorance, puisque aussi bien, grâce à notre fondamentale impuissance intellectuelle, nous ignorons à peu près tout du vaste univers. Mais ici il n'y a pas ignorance. Il y a négligence, aveuglement, Paresse. Les Romains et, les Grecs, qui ne savaient pas que la malaria est propagée par les moustiques, n'avaient pas à la combattre. Mais nous !!!

Nous sommes d'autant plus stupides dans nos actes, que nous sommes moins ignorants.

Voilà, pourquoi les animaux, étant ignorants de tout, ne sont ni stupides, ni sots. Les chiens ne savent pas que la maladie des jeunes chiens est contagieuse. Aussi, malgré le danger de la contagion, la mère chienne laissera-t-elle, sans intervenir, ses petits s'approcher des animaux malades. Ce n'est pas stupidité, c'est ignorance.

Reprocher à l'homme de ne rien connaître à l'univers immense, ce serait une injustice. Autant vaudrait reprocher à un hanneton d'ignorer la géométrie analytique. Nos sens sont limités, notre intelligence est restreinte : *Vita brevis, ars longa, experientia fallax, tempus praeceps* ! Soit ! l'obscurité est profonde et restera profonde. Mais vraiment, ce n'est pas notre faute. Nous vivons entourés de forces énormes, mystérieuses, qui nous écrasent par leur puissance et par leurs ténèbres.

Résignons-nous donc à ignorer à peu près tout. Mais au moins, dès que nous avons découvert quelque vérité, si infime qu'elle soit, sachons en profiter, sous peine de bêtise.

Quand la raison est absente, on ne peut être déraisonnable. Plus on est pourvu d'intelligence, plus on est apte à se noyer dans la mer des absurdités.

Par exemple tout homme comprend parfaitement que quelques gouttes d'eau versées sur la tête seront toujours incapables de conférer la sainteté morale à un criminel. Entre l'eau lustrale et la conscience du devoir, il ne peut y avoir aucun rapport.

Il s'agit de deux objets distincts qui sont sans relation, sans point de contact, évoluant dans deux mondes différents. Et pourtant combien de gens, à cette heure, aveuglés par de puérides superstitions, disent, en prenant des airs graves, que le baptême lave du péché originel ? Comme le sauvage qui se transperce le nez pour complaire à ses idoles, les chrétiens sont obnubilés par toute une troupe d'idées, décidément absurdes. Ils sont assez intelligents pour comprendre que l'eau et la conscience du devoir sont deux concepts

différents ; mais ils se conduisent comme s'ils étaient très bêtes, en pratiquant pieusement le sacrement du baptême pour eux et leurs enfants.

Loin de moi l'intention de méconnaître la raison humaine.

De ci, de là, malgré ses erreurs énormes, l'être humain fournit quelques preuves d'intelligence. Il a le feu ; il a le langage, qui permet l'idée abstraite ; il a des vêtements, des bâtiments, des villes, des bibliothèques, des Musées, des écoles. Et puis, faisant contraste avec le troupeau bestial, quelques grands esprits ont apparu.

Donc l'homme n'est pas dépourvu de raison. Mais cette raison, au lieu d'être un argument contre sa stupidité, est une terrible preuve de sa stupidité même. Avoir la raison, et être déraisonnable, c'est beaucoup plus grave que d'être dépourvu de raison.

Dire 2 et 2 font 5, c'est un crime intellectuel ; tandis qu'il n'y a aucun crime à ignorer ce que signifie 2 et ce que signifie 5. Un goujon ne dira jamais 2 et 2 font 5, et, par conséquent, il ne sera pas déraisonnable, tandis que l'écolier qui dit 2 et 2 font 5 se trompe et est absurde.

Persécuter Galilée parce qu'il dit que la terre tourne, cela dénote quelque intelligence, mais une intelligence viciée, infiniment plus viciée que celle d'un requin. Le requin affamé se précipite brutalement sur le premier objet qu'il rencontre ; mais jamais un requin ne sera assez bête pour traiter Galilée de misérable.

Prendre du raisin, le presser, extraire la liquide qui s'écoule, le faire fermenter, le mettre dans un alambic sur un foyer, recueillir et condenser la vapeur qui distille, la répartir dans des bouteilles de verre multicolores pour la distribuer habilement à des foules innombrables, c'est assurément donner une preuve d'intelligence. Ni les lapins, ni les chats, ni même les singes, ne pourraient en faire autant. Et pourtant cette intelligence n'aboutit qu'à l'absurde. L'inondation d'alcool va pervertir chez des milliers d'individus ce qui leur reste de raison, décomposer le sang, disloquer le système nerveux. Il vaudrait mieux, comme les lapins, les chats et les singes, ignorer l'art de la distillerie.

L'aménagement d'un vaisseau cuirassé témoigne à certains égards d'une prodigieuse intelligence. Puissantes machines, télégraphies sans fil, canons énormes pourvus de poudres savantes, forces électriques régissant tout le mécanisme, salons luxueux, bibliothèques choisies, hydravions rapides ! C'est parfait. L'ingénieuse disposition de toutes les parties du bâtiment permet de faire voguer sans péril, en toutes les mers, toutes les merveilles de la civilisation accumulées en un étroit espace. Oui ! c'est beau, et j'admire ! Mais bientôt, quand je réfléchis, mon admiration s'évanouit. Elle s'évanouit même si bien qu'il n'en reste plus de trace. Car enfin quelle est la destination de ce magnifique appareil ? Détruire un autre appareil analogue. Alors à quoi bon ?

Imagine, ô lecteur, qu'on ait construit un chronomètre excellent, incomparable, qui, sans le moindre accroc, pendant deux années, marque avec une rigoureuse exactitude les secondes et les fractions de seconde. C'est superbe. Mais, si la mission de ce merveilleux chronomètre est uniquement de détraquer d'autres chronomètres aussi merveilleux, dis-moi si tu ne trouveras pas cette construction bien ridicule.

Plus l'effort est grand, plus la sottise devient épaisse. Il ne suffit pas de créer des œuvres ingénieuses. Dès que ces œuvres ingénieuses préparent douleurs, maladies, blessures et misères, elles dénotent la stupidité de leur créateur. Le génie et la stupidité ne s'excluent pas. Qu'un peintre admirable produise des tableaux splendides, mais que, le soir venu, il se complaise à les lacérer, et à jeter aux fosses d'aisance les billets de banque que lui a rapportés la vente de ses tableaux, je déclarerai que ce peintre admirable est stupide. Combien plus stupide encore, s'il emploie cet argent à acheter de la strychnine ou de l'arsenic pour empoisonner ses enfants ! Tout son génie de peintre ne l'empêchera pas d'agir comme un aliéné.

Les machines aériennes, c'est une très belle chose, une victoire décisive sur la pesanteur, cette implacable pesanteur qui paraissait devoir, jusqu'à la consommation des siècles, nous clouer au sol, et j'admire religieusement. Mais quand nous réservons pour essentielle fonction à ces machines d'aller survoler des villes paisibles pendant la nuit pour y semer les bombes incendiaires et l'horreur, aussitôt toute mon admiration s'écroule, et je préfère la société des pingouins et des bisons qui ne connaissent rien à l'aviation.

## IV. Les mutilations

---

[Retour à la table des matières](#)

Une des formes les plus communes de l'humaine bêtise, c'est la mutilation.

Les malheureux hommes, obéissant à des routines invraisemblables, égarés par des raisonnements enfantins, s'imaginent volontiers qu'en corrigeant ce que la Nature a édifié ils vont améliorer leur sort.

Voici quelques exemples de cette aberration.

I. - Dans certaines campagnes des environs de Toulouse, à une époque qui n'est pas lointaine, on comprimait par des bandelettes la tête des enfants nouveau-nés, de manière à donner à ce pauvre petit crâne docile la forme d'un pain de sucre. C'est tellement insensé qu'on se demande si c'est vrai. Eh bien oui ! C'est vrai. Et ce qui est plus étonnant encore, c'est que les jeunes campagnards ainsi déformés n'étaient pas définitivement abrutis par cette déformation. Il faut, en effet, que l'homme se donne énormément de peine pour modifier la constitution de son organisme, et c'est une œuvre assez difficile que de la détériorer radicalement. Malgré le supplice qu'on lui infligeait, le cerveau continuait à grandir, et les enfants n'étaient guère plus idiots que les pères.

II. - On pourra objecter que cette déformation du crâne n'est pas une pratique commune, et qu'elle est, de nos jours, à peu près hors d'usage. Mais il est une autre coutume très répandue, et qui même est devenue un rite religieux : la circoncision.

Je n'ai pas fait de recherches historiques sur ce point, et, comme je n'appartiens pas à la religion juive, j'ignore ce qu'est devenue la circoncision rituelle d'autrefois, et comment

elle est pratiquée aujourd'hui. Mais de deux choses l'une : ou elle est faite rigoureusement, et le prépuce est enlevé dans sa totalité : ou elle n'est qu'un simulacre.

Si le prépuce est enlevé totalement, voilà une opération chirurgicale sérieuse, qui peut entraîner, et qui a entraîné la mort, qui, somme toute, est une mutilation, et une mutilation non négligeable, encore que le prépuce soit un appareil sans élégance et sans importance.

On essaye parfois de justifier la circoncision en disant qu'elle est une mesure d'hygiène et de propreté. Quoi ! pour qu'un homme soit propre, il faut lui avoir enlevé un fragment de sa peau ! Ainsi les chrétiens sont condamnés à n'être jamais aussi propres que les Juifs ! Absurde ! Étonnamment absurde ! *Homo stultissimus* !

Mais, dira-t-on, les rabbins éclairés ne font qu'un simulacre d'opération. Un simulacre ! Alors c'est bien pis ! Vous ne croyez pas que la circoncision, la vraie, la complète, soit utile ! et vous faites semblant de le croire ! De quels noms appeler cette hypocrisie ? Circoncire sans circoncire ! Enlever le prépuce en conservant le prépuce ! Voilà, pour un enfant, dès les premières heures de l'existence, une belle initiation à la loyauté.

N'espérez pas, par un subterfuge, échapper à ce dilemme, en disant que la circoncision n'est qu'un symbole. Un symbole ! Rien n'est plus commode pour échapper à une bêtise que de lui donner un caractère symbolique. À ce compte les gestes les plus ridicules seraient de pieux souvenirs traditionnels, et on serait mal venu de les critiquer, puisqu'ils n'ont aucune importance en soi.

Et, d'ailleurs, un symbole qui fait verser du sang - car il faut que le sang ait coulé, paraît-il - passe immédiatement dans le domaine de la plus concrète réalité.

Certes la circoncision est peu de chose, et l'absence de prépuce n'endommage rien. Mais je n'ai pris cet exemple que pour illustrer la bêtise humaine, et je ne prétends nullement écrire un mémoire sur les inconvénients de la circoncision.

III. - Laissons donc de côté cette mutilation grotesque et insignifiante, mais parlons d'une autre plus importante : la castration. Celle-là fait les délices de beaucoup de pays.

La castration, même quand elle est pratiquée par d'habiles chirurgiens, est toujours une opération délicate. À plus forte raison quand elle est laissée à des mercantis quelconques, aussi ignorants qu'avidés, pour qui la vie d'un enfant est quantité négligeable. Dans certains pays, en Éthiopie, par exemple, la mortalité des enfants chez qui on la pratique totalement, est presque de cent pour cent. Tous les organes génitaux sont coupés au ras du corps, et, pour arrêter le sang, le pauvre petit mutilé est enfoui dans du sable chaud. Naturellement, il en survit bien peu. Mais qu'importe, puisque ceux qui survivent sont -vendus à des prix très élevés. Et en effet, les eunuques de cette belle sorte sont extrêmement recherchés par les riches pachas de Stamboul pour garder leurs harems en toute sécurité.

L'opération est grave. Les conséquences, si l'enfant survit, sont plus graves encore. Il devient ignoble, prend les hanches, les seins, le menton et la voix d'une femme. (S'il reçoit quelque éducation musicale, on en peut faire un ténor à très haut registre. Les plus

réputées messes de la Chapelle Sixtine étaient celles que chantaient, avec leurs voix frôles, les châtres.) Il n'a pas de barbe, il est gras, potelé, avec des muscles peu développés. Il est fourbe et servile, dépourvu de tout courage. Son intelligence demeure enfantine et vicieuse. Bref, c'est un être de rebut.

Et vraiment cet exemple de la castration suffirait à lui tout seul pour établir l'énorme stupidité humaine, car enfin il ne s'agit pas d'une peuplade sauvage égarée dans une île lointaine de la Mélanésie. La coutume de la castration règne en Europe (Constantinople), en Asie (Smyrne et Bagdad). Elle tend à disparaître, dit-on, mais on n'empêchera pas qu'elle ait régné triomphalement depuis des siècles dans le monde. Les eunuques de Byzance ont même eu quelque part au pouvoir. Après avoir détérioré un homme, on le prend comme conducteur d'hommes.

Nul animal n'est assez intelligent pour réaliser cette infâme mutilation, mais, si c'est à une bonne castration que mène l'intelligence, je préfère la plus humble animalité à cette ingéniosité humaine.

IV. - D'ailleurs, de tout temps, et en tout pays, les fonctions de la génération ont été savamment perverties par de néfastes inventions.

Quelle absurde anomalie que les vœux de virginité, soit de l'homme, soit de la femme ! Une des fonctions les plus nobles - j'oserais même dire les plus saintes - de l'être humain, c'est de donner naissance à des êtres humains. S'il y a quelque but à notre existence - ce qui est à la rigueur admissible - c'est de prolonger dans le temps, par des générations nouvelles, notre espèce. C'est donc violer la loi primordiale imposée à tout être vivant, que de le condamner à une virginité perpétuelle. Et pourtant ne fut-il pas des Vestales ? N'existe-t-il pas des fakirs ? Ne voyons-nous pas, dans les églises et les monastères, des religieux et des religieuses qui croient conquérir la sainteté par la virginité ? Sainteté bien singulière, qui consiste à ne pas obéir aux lois divines.

Si ces Vestales, ces Capucins, ces Carmélites, ces Dominicains, ces Jésuites, ces Fakirs, étaient accessibles à un raisonnement, je leur dirais que, par leurs vœux de virginité, ils vont directement contre la manifeste volonté du Dieu auquel ils croient. En se révoltant contre leur destinée, ils font acte de rebelles. C'est offenser le Créateur que de prétendre faire mieux que lui, en désobéissant impudemment à la loi suprême qu'il a ordonnée à tout être vivant.

On ne prétendra pas qu'il s'agit là, comme pour les eunuques, d'une rarissime exception. De fait, les célibats volontaires s'étendent, comme la religion chrétienne, sur toute la surface terrestre. Même le vulgaire entoure d'une pieuse vénération les malheureux et les malheureuses qui se sont mis ainsi en dehors -ou plutôt au-dessous - des lois humaines. Mais que m'importe l'opinion du vulgaire ? Que m'importe l'aveuglement de mes contemporains ? N'ai-je pas le droit de constater que l'homme, trompé par les erreurs de sa piètre intelligence, s'est mis en dissension avec l'unanimité des êtres ? Seul, dans l'immense Nature, il s'impose la virginité. Il est donc le seul à être absurde !

En disant qu'il faut respecter l'œuvre de Dieu, je suis plus près de la religion que les religieux eux-mêmes.

Comme physiologiste, étudiant les ressorts de la machine vivante, j'ai été lentement et sûrement conduit à une conclusion générale simple et formelle, c'est que notre corps et notre âme sont dans un état normal si excellent que toute modification, au lieu d'améliorer, empire ; au lieu de perfectionner, dégrade. L'idéal d'une vie heureuse, saine et puissante, c'est la vie naturelle. Croire qu'on progresse en supprimant les fonctions génératrices, c'est aussi insensé que de croire arriver à une moralité supérieure par des fustigations et des jeûnes. L'exercice régulier et modéré de nos fonctions normales, voilà la vraie sainteté. La sage et féconde Nature nous a indiqué clairement sa volonté quand elle nous a munis de tels ou tels organes. Nous l'insultons en croyant faire mieux qu'elle.

Non seulement nous l'insultons, ce qui la laisse bien indifférente ; mais encore, vis-à-vis de nous-mêmes, nous sommes stupides.

Il paraît, dit-on quelquefois, que ces virginités sacerdotales, menées par des théories de nonnes et de moines, sont protestations contre les débauches du siècle. Mais parle-ton sérieusement ? En quoi cinquante saintes femmes qui se prosternent sur une dalle vont-elles éteindre les obscénités de tout un monde de courtisanes ? Les dames romaines de la décadence portaient des phallus à leur cou. Cette grossièreté était-elle amoindrie parce que dans le temple de Vesta soupiraient des vierges qui alimentaient le feu sacré ? Ce sont deux aberrations au lieu d'une. Elles s'ajoutent au lieu de se neutraliser.

Ce qui fait la supériorité de l'animal sur l'homme, c'est que jamais aucun animal n'a cherché à modifier le cours normal de sa vie physiologique. Et ainsi il a trouvé, tout de suite, sans effort, l'optimum dont l'être vivant ne peut que s'écarter avec ses inventions, ses imaginations, ses préjugés.

*L'intelligence s'accouplant avec la bêtise* : c'est ainsi qu'on peut résumer l'évolution humaine !

Se servir de la raison pour corriger les instincts animaux, c'est très déraisonnable. Employer son intelligence à faire disparaître ses instincts, c'est faire preuve, non d'intelligence, mais d'ineptie. Si, perfectionnant toutes les capacités de déduction ou d'induction qui fermentent dans notre cerveau, nous les appliquons à compliquer et à grandir nos instincts, de manière à nous conformer de plus en plus aux lois naturelles, nous nous rendrions peut-être supérieurs à l'animal. Point. Il semble que tout notre effort tende à s'opposer aux lois que la Nature donna à notre être.

Est-ce assez fou de croire qu'on imaginera mieux que l'Amour pour développer notre énergie morale ?

## V. Encore les mutilations

---

[Retour à la table des matières](#)

Après les mutilations graves, examinons les petites. Elles sont bêtes, mais innocentes. Elles n'en valent pas moins pour établir la stupidité de l'homme. Leur insignifiance même prouve, mieux que tout argument, à quel point nous sommes capables d'être absurdes, *in minimis et in maximis*.

Et je n'en citerai que deux, minuscules, mais ridicules.

Les sauvages de Tasmanie se percent les lèvres, les dames européennes se percent les oreilles ; les uns, pour introduire des tiges de fer ou de bois ; les autres, pour suspendre des anneaux qui portent des pierres. On aura beau s'évertuer, on ne pourra découvrir d'autre différence essentielle entre ces deux coutumes saugrenues, que le coût différent des appendices annexés à la mutilation. Le fer et le bois qui décorent la lèvre des Tasmaniens sont sans valeur vénale, tandis que parfois la pierre suspendue à l'oreille des Européennes donnerait le bien-être à cinquante familles.

À la circoncision, à la castration, à la déformation toulousaine, on pourrait, à la rigueur, objecter que ce sont pratiques rares, vétustes, tombées en désuétude, condamnées par le mépris universel des civilisés, et relevant des erreurs passées. Ici cette excuse n'est pas valable ; car le percement des oreilles est une pratique contemporaine qui est générale. Toute mère de famille dit un jour à sa fille, quand elle a sept ou huit ans : « il faut qu'on te perce les oreilles ». C'est entendu. La chose va de soi. On ne peut pas faire autrement quand on se respecte. L'enlaidissement de l'oreille est devenu un rite inéluctable, presque

religieux. Aussi l'enfant ne cherche-t-il pas à s'y soustraire. Et, plus tard, jamais l'idée ne lui viendra qu'il y avait là une tradition résiduelle de la sauvagerie atavique.

Après une courte période de suppuration, la blessure guérit. On a soin d'ailleurs de l'aviver en y introduisant un anneau ; car l'orifice tend à se fermer, la Nature faisant toujours du mieux qu'elle peut pour réparer les sottises de l'homme. Enfin la plaie volontaire se cicatrise, et les deux oreilles restent percées, de sorte qu'on peut avec fierté introduire dans chacun de ces deux trous les ornements que permet l'état de fortune de la mutilée, des boucles d'oreille d'un franc, ou de cinquante francs, ou de mille francs, ou de cent mille francs.

On caractériserait très exactement l'espèce humaine en disant que, parmi tous les êtres de la création, l'homme est le seul qui s'impose, pour son plaisir, des plaies, des cicatrices, des mutilations.

Le tatouage est plus grotesque encore et plus douloureux, Sur la peau de l'imbécile qui le paye, un soi-disant artiste dessine des linéaments grossiers, le plus souvent obscènes. Il y fait déflagrer un peu de poudre, et la cicatrice de cette très cuisante brûlure est colorée en bleu, ou en rouge, ou en vert, ou en jaune, selon la composition chimique de la poudre qui a brûlé.

On a dressé une sorte de catalogue de ces tatouages divers. C'est un monument stupéfiant de la vilenie humaine. Certes, dans les classes qui se disent supérieures, le tatouage n'est pas chose commune ; mais, pour déshonorer l'humanité entière, c'est assez que des milliers et des milliers d'individus portent imprimés sur leur peau en caractères indélébiles les stigmates de leur ineptie.

## VI. L'inégalité des hommes

---

[Retour à la table des matières](#)

Jusqu'à présent nous n'avons fait encore qu'effleurer notre sujet. En somme les castrations, les circoncisions, les tatouages, les virginités forcées, ne sont que peccadilles. Et, si les fantaisies de l'homme se limitaient à de pareilles pratiques, toutes sottes qu'elles soient, il n'y aurait pas lieu de l'accabler sous notre mépris.

Mais nous allons trouver de bien plus lourdes incompréhensions. Ces ignorances, ces erreurs, dont les conséquences pèsent depuis des milliers d'années sur notre triste espèce humaine, et vont, probablement, prolonger leur terrible écrasement pendant de milliers d'années encore.

Or, disons-le nettement tout d'abord, l'inégalité des êtres et des choses est une nécessité absolue, bien plus absolue qu'une loi physiologique, car c'est une loi mathématique, c'est-à-dire inexorable. Deux êtres identiques ne peuvent pas exister. Les grains de sable innombrables que caresse la vague du rivage sont tous différents, par la couleur, par la forme, par le poids. Si la différence ne porte pas sur la première décimale de la mesure ce sera alors sur la deuxième, ou sur la troisième, ou sur la dixième, ou plus loin encore. Peu importe ! Fatalement, un moment arrivera où l'identité aura disparu.

Qu'un objet soit grand ou petit, la nécessité d'une différenciation est la même. D'ailleurs, les mots *grand* et *petit* sont vides de sens. On est toujours petit par rapport à un être plus grand. On est toujours grand par rapport à quelque être plus petit. Vérité naïve et évidente qu'on méconnaît sans cesse.

Plus la complication des formes ou des fonctions s'accroît, plus l'inégalité éclate.

Si deux cailloux sont toujours dissemblables, à plus forte raison, deux feuilles. À plus forte raison encore, deux fourmis. Que sera-ce de deux hommes ? Même entre ceux qui se ressemblent le plus, les caractères différentiels sont innombrables et formidables.

Ici il ne s'agira pas de cette divergence nécessaire, mais des aggravations fantastiques que les sociétés humaines ont successivement apportées à l'inégalité inévitable.

Délivrons-nous donc, si possible, de nos préjugés, ces idoles de temps et de lieu qui excitaient le juste mépris de Bacon. Étudions froidement, comme des spectateurs sans passion et des juges sans partialité, l'inégalité des conditions humaines.

Cette inégalité est prodigieuse : car il y a des pauvres et des riches, des maîtres et des esclaves, des grands seigneurs et des serfs, des rois et des sujets.

Abordons la question des rois. Elle ne fait guère honneur à l'intelligence humaine.

Au bon vieux temps, un roi, dans sa puissance sans bornes, avait droit de vie et de mort sur les millions de sujets qui lui étaient échus à son berceau. Et, comme il était entouré d'une troupe de serviteurs solidement armés, robustes et sans scrupules, il pouvait faire pendre et estropier selon son bon plaisir. Même il pouvait forcer des millions d'individus à travailler pour son palais ou pour son tombeau pendant des années et des années. Les pyramides ne sont pas seulement un magnifique édifice, c'est encore un splendide témoignage de la folie humaine, puisque tout un peuple a remué et entassé d'énormes pierres pendant trente ans, à seule fin de construire au roi Chéops une, sépulture qui dessinât son prodigieux profit à quelques kilomètres de distance. Que dix millions d'esclaves aient ainsi, sans se révolter, sué, peiné, souffert, pour la satisfaction d'un seul personnage, si Chéops qu'il soit, c'est une ineptie qui monte bien plus haut que le sommet de la haute pyramide.

Mais Chéops n'est pas le seul à avoir asservi un grand peuple à des besognes absurdes. L'histoire du monde est surtout celle des divers Chéops, obscurs ou fameux, qui ont sévi sur des millions d'esclaves. Il y eut Sésostri, Xerxès, Darius, Néron, Jules César, Charlemagne, Charles-Quint, Louis XIV, Napoléon, Guillaume II, et bien d'autres potentats encore, qui ont écrasé sous leurs fantaisies d'immenses populations dociles et stupides.

Que certains de ces demi-dieux, Charlemagne ou Louis XIV, Charles-Quint ou Napoléon, aient témoigné d'une intelligence supérieure à celle des hommes vulgaires, c'est à peu près indiscutable. Tout de même quelle disproportion entre l'énormité de leur puissance et la vigueur de leur esprit ! Tout comme leurs sujets les plus humbles, ils étaient des hommes. Leur sang était de même couleur, et leurs excréments de même espèce. Ils ont respiré leur premier souffle et rendu leur dernier soupir à la manière des plus modestes mammifères.

Remarquons en passant que les peuples serviles n'ont guère tiré profit de leur servilisme. Les Empereurs, les Césars, les Rois des Rois, ont profité de leur force surtout

pour apporter le malheur à leurs peuples. Et tout leur génie, - quand ils avaient du génie - n'a guère réussi qu'à déchaîner des misères sans nom. Il semble que l'inégalité humaine ait consisté à donner un pouvoir sans borne à des malfaiteurs.

Si encore tous les potentats avaient l'intelligence merveilleuse de Jules César ou de Napoléon, on comprendrait tant bien que mal, et plutôt mal que bien, mais enfin on comprendrait que les hommes vulgaires se fussent, pieds et poings liés, abandonnés à ces grands chefs. Mais non ! Jules César et Napoléon sont des êtres exceptionnels, rarissimes, et la plupart des potentats qui les ont pris pour modèles furent dépourvus de talent, d'intelligence et de vertu, franchement inférieurs aux plus médiocres de leurs sujets, laids comme Louis XI, vicieux comme Louis XV, débauchés comme Henri VIII, aliénés comme Caligula, lâches comme Néron, féroces comme Pierre le Grand, fantasques comme Charles XII. Leur autorité ne tenait pas plus à leur mérite que la floraison des pommiers ne dépend de la migration des harengs. Certains animaux ont de vagues institutions sociales. Ils vivent en troupes, comme les pingouins, les buffles, les antilopes, les mandrills et les canards. Le plus vieux, probablement le plus sage, de la tribu en dirige les mouvements. Il est devenu un guide, et son autorité est acceptée parce qu'elle est justifiée. Mais son seul privilège est d'être suivi quand il donne la signal de l'attaque ou de la fuite. Il n'a pas une cohorte de domestiques attachés à sa personne, qui préviennent ses caprices et rient de ses bons mots. Il n'habite pas un palais que lui ont construit les pingouins, les buffles ou les mandrills vulgaires. Il ne porte ni vêtements chamarrés, ni cordons d'ordres royaux étranges. Il n'a pas droit de cuissage, de pillage et de torture sur les petites gens de sa troupe...

Mais chez les hommes !

On a vu des tsars (qui étaient des imbéciles éclatants,) des empereurs (qui étaient des aliénés authentiques), des rois (qui étaient des bandits avérés), régner, sans que rien ne les gêne, sur cent millions d'esclaves humains.

Cet absolu asservissement à un maître serait déjà exorbitant si le maître était un grand homme, un Pascal, un Rembrandt, un Léonard de Vinci, un Galilée, un Colomb, un Leibnitz, un Kant, un Hugo. Mais, dans la réalité des choses, jamais aucun de ces nobles esprits n'a eu part à aucun pouvoir. Ils ont été des hommes de génie, tout simplement, et, comme tels, ils sont restés isolés parmi une foule ignorante et aveugle. La démesurée bêtise des populations humaines leur a dénié toute autorité, en même temps qu'elle accordait son idolâtrie à des crétins.

Ce qui aggrave terriblement la servitude des peuples, c'est que les souverains ont autour d'eux des gardes, prétoriens ou janissaires, troupe avide et pillarde, et une famélique légion de laquais, qu'on appelle la Cour, tous, valets et soudards, participant abusivement de l'autorité du maître. Le chambellan d'un puissant monarque, c'est-à-dire son premier domestique, dispose d'une telle quantité de puissance que c'en est risible, ou lamentable, selon qu'on tourne au comique ou au tragique les sottises humaines.

Mais les inégalités sociales vont bien au delà des palais princiers. Elles pénètrent dans les plus obscures bourgades et s'infiltrant dans les plus humbles chaumières. En effet chez tous les peuples et dans tous les temps, on a distingué deux classes d'hommes : les seigneurs et les serfs. Il est vrai qu'aujourd'hui, sauf dans les pays arriérés, comme

l'Austro-Allemagne, cette différenciation tend à n'être plus que nominale, et que, d'après tous les Codes actuels de justice, fussent-ils allemands, chacun des individus d'une nation paraît avoir les mêmes droits civiques, et quelque chose comme l'égalité devant la loi.

Mais cette égalité n'est qu'un fantôme. Il y a toujours encore deux classes d'hommes !

Deux classes qui ne se distinguent plus par les quartiers de noblesse, mais par la plus ou moins grosse somme d'argent dont elles disposent. Le groupe des riches succède au groupe des seigneurs ; la classe des pauvres, immense, représente la classe des serfs. La ploutocratie remplace l'aristocratie.

Cette séparation des hommes en groupements distincts dérive toujours du même principe : qui est la *transmission héréditaire des vertus*. En soi cette conception n'est pas trop absurde. Elle est même rationnelle en partie, en partie admissible. Mais, quand elle s'exagère au point de devenir la caractéristique différentielle des individus humains, elle nous fait tomber dans des abîmes d'iniquité.

Le fils d'un roi, le fils d'un gentilhomme, le fils d'un riche, n'ont encore donné, quand ils sont dans le ventre maternel, ou même dans le maillot de leur nourrice, aucune preuve de supériorité. Quelque large part qu'on accorde à l'hérédité de l'intelligence, on ne pourra attribuer qu'une mince supériorité au fils du gentilhomme et au fils du milliardaire, sur le fils du laboureur ou le fils du loqueteux. C'est violer outrageusement la bonne et due justice que de mettre entre les deux fœtus un fossé profond, de donner tout à l'un et rien à l'autre.

Même si tous les rois, tous les seigneurs, tous les riches étaient de souveraine vertu, et de lumineuse intelligence il n'y aurait pas lieu de ranger leurs enfants dans deux catégories sociales, très éloignées ; car la vertu et l'intelligence ne sont que parcimonieusement héréditaires. Je veux bien qu'il y ait quelque vague présomption en leur faveur ; mais ce sera une supériorité impondérable, une infinitésimale nuance. Or une société ne peut être constituée sur des nuances.

Il va de soi qu'en supposant aux rois, aux seigneurs, et aux riches, une intelligence exceptionnelle, je m'abandonne à une hypothèse prodigieusement invraisemblable, dont on comprendra l'absolu néant en ouvrant les yeux et en regardant.

En tout cas il suffit de réfléchir une petite minute pour comprendre qu'on ne peut classer les hommes que par leur mérite. D'un côté ceux qui sont laborieux, probes, braves, intelligents ; de l'autre ceux qui sont paresseux, voleurs, poltrons et bêtes.

Or pour établir cette distinction équitable, le seul signe extérieur, c'est la richesse acquise. Seule, la richesse acquise pourra mesurer bien quelque peu les proportions de talent et de vertu qui distinguent les divers individus.

Si, avant d'entreprendre la route de la vie, les enfants partaient du même point, c'est-à-dire de leur berceau, dotés des mêmes avantages, à trente ans ils seraient séparés par des distances énormes. L'ivrogne serait ruiné et misérable ; le paresseux croulerait dans le dénuement ; le lâche, dans le mépris universel. Seul, l'homme intelligent aurait réussi à faire fortune.

Rien n'est plus légitime qu'une grande richesse acquise ; rien n'est plus inique qu'une grande richesse héréditaire.

Une hiérarchie se serait établie ; hiérarchie nécessaire, car on ne peut mettre au même niveau l'imbécile et l'homme de génie ; hiérarchie équitable, car chacun doit être payé suivant ses mérites. Par conséquent, hiérarchie justifiée et acceptée.

Hélas ! comme nous sommes loin de cette société imaginaire !

Nul argument ne serait plus fort pour démontrer l'impuissance de l'homme à résoudre les problèmes sociaux que de faire un voyage d'érudition à travers le marécage actuel dans lequel nous pataugeons ; homélies, brochures, conférences, livres, discours, phrases, paradoxes, raisonnements qui se sont accumulés par milliers. Toute cette agitation n'a abouti qu'à l'inégalité actuelle, laquelle est d'une iniquité criante.

Je n'ai point la folle et peu excusable présomption de proposer, moi aussi, un système réformateur, et d'ajouter un livre à l'immense bibliothèque de l'économie sociale, si touffue et si stérile tout ensemble. Je me garderai de cette aberration ! Même - ce qui n'est pas - si j'apportais un appareil irréprochable de déductions et de raisonnements, appuyé sur des vues profondes, il me serait impossible de faire aboutir la réforme idéale que j'aurais rêvée. Les hommes, avec leurs passions, leurs intérêts, et surtout leurs bêtises, auraient bien vite réduit toute mon argumentation en poussière. Ce serait un livre inutile de plus. Non, en vérité, je ne suis pas un réformateur ! Je montre, ou j'essaie de montrer, l'inanité de ce qui est, sans même croire que quelque chose de bon pourra être institué définitivement.

Que, depuis les temps historiques et préhistoriques, quelques commencements de progrès aient été ébauchés, c'est possible. Tout de même, pour faire rougir de honte les hommes qui pensent - il y en a quelques-uns - c'est assez que pendant cent siècles la base de tout état social ait été l'injustice. Voilà qui ne se trouverait dans aucune société animale, même la plus dégradée.

Qu'on n'aille pas en tout cas supposer que, pour réparer ces hurlantes inégalités du bon vieux temps, le système socialiste réponde à l'idéal entrevu. Justes ! Justes Dieux ! Le principe du socialisme est de courber tous les hommes sous le même joug, sans accorder quelque prééminence aux bons et aux braves. Singulier progrès que d'écraser toute supériorité intellectuelle.

Si le catéchisme socialiste venait, par infortune, à être adopté par les nouvelles générations, on verrait d'autres iniquités que les présentes, mais non moindres. Les paresseux, sûrs de leur bien-être, se croiseraient les pouces en regardant les laborieux travailler.

L'Évangile dit : « l'arbre qui ne produira pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu ». Nous n'allons pas jusqu'à demander que les fainéants soient jetés au feu. Il nous suffira de les laisser s'avachir dans la misère qu'ils auront méritée. Pourquoi une société consentirait-elle à nourrir ceux qui n'auront ni su, ni voulu, contribuer à l'œuvre commune ? *Qui non laborat non manducat.*

Ainsi donc, oscillant entre deux systèmes antagonistes, l'humanité a passé et passera du féodalisme au socialisme, ou du socialisme au féodalisme, sans pouvoir obtenir ni l'égalité, ni la justice.

L'égalité absolue est une si grossière erreur qu'elle n'a pu éclore que dans le cerveau fumeux des théoriciens. Il est juste, il est absolument juste que les travailleurs et les intelligents soient récompensés. D'autre part, il est juste, il est absolument juste, que les paresseux et les imbéciles expient par une misère réelle leur paresse ou leur imbécillité.

Et alors l'égalité absolue s'effondre, avec toute la doctrine socialiste.

Hé mais ! au fait, en prétendant que chaque individu doit être l'unique artisan de sa fortune, et que le bien-être sera réservé à ceux qui l'ont gagné, nous voici revenus à la bonne loi de Nature, au combat pour l'existence, au *struggle for life*, si magistralement exposé par Ch. Darwin. Tous les êtres de notre pauvre petit globe se livrent d'incessantes batailles, et la victoire est aux plus habiles, aux mieux armés, aux plus nombreux. Ceux qui succombent méritent de succomber, parce qu'ils ont des armes moins puissantes. Leur infériorité explique, justifie et légitime leur écrasement. De même, dans nos sociétés humaines, les plus intelligents, les plus vigoureux, les plus braves, doivent l'emporter sur ceux qui sont mols, efféminés et bêtes.

Or nos civilisations méconnaissent cette sainte loi, et même il semble qu'elles se soient évertuées à la contrecarrer. Elles ont des trésors d'indulgence pour les médiocres ; elles protègent les poltrons, les malades, les souffreteux, les infirmes, et entourent de soins touchants les faibles, les laids, et les crétins. Les enfants d'un milliardaire, d'un seigneur, ou d'un roi, ou tout simplement d'un bourgeois aisé, peuvent mener une oisive et malfaisante existence. Tout le mécanisme admirable de la concurrence vitale est vicié par les privilèges monstrueux que les embryons humains ont déjà trouvés dans la matrice maternelle.

Si l'on voulait, dans une course de chevaux, décider quels sont les plus rapides, on se garderait bien d'alléger les uns et de surcharger les autres. Quel résultat sérieux compte-t-on obtenir d'une pareille épreuve, faussée en son principe même ?

Une fois encore, je dirai, comme au début de ce livre ; toutes les fois que l'homme veut troubler les lois animales, faire mieux ou autrement que la vraiment divine Nature, il tombe dans l'absurde. Il corrige la sélection sexuelle en donnant à des créatures chétives et vilaines des avantages écrasants, et alors les races s'abâtardissent au lieu de se fortifier. Il corrige le combat pour l'existence en favorisant les faibles, et alors les forts - c'est-à-dire les meilleurs - succombent. Il institue un régime d'inégalités éclatantes qui font honte à la justice, tandis qu'en fait d'inégalités celles-là seules seraient justifiées qui auraient pour base la quantité d'énergie morale ou physique qu'on a su déjà développer dans la lutte pour la vie.

Ce n'est pas une réforme que de demander le retour à l'état naturel, sans rechercher une chimérique égalité, sans créer des distinctions factices, de ridicule origine. Le jeu normal des forces va donner immédiatement une légitime supériorité à l'intelligence, au courage, au travail, à la noblesse de l'âme et du corps.

Mais je doute qu'il y ait dans l'espèce humaine d'assez sages législateurs pour promulguer, et d'assez sages peuples pour accepter ce retour aux lois qui régissent les espèces animales.

## VII. L'alcool

---

[Retour à la table des matières](#)

Ainsi c'est l'ahurissement qui a réglé de tout temps et qui réglera sans doute longtemps encore les relations inter humaines. Mais on peut à la rigueur soutenir que cet ahurissement était inévitable, à cause de l'effroyable complexité des problèmes sociaux. De sorte qu'on trouverait un semblant d'excuse aux détestables institutions royales, féodales, ploutocratiques, socialistes, et autres, dont le genre humain pâtit si durement, en alléguant qu'il n'était pas possible de trouver mieux.

Pour ma part, je croirais plutôt, à voir les infortunes, humaines, qu'il n'était pas possible de trouver pis. Peu importe ! Admettons, pour pousser l'indulgence à des limites déraisonnables, que la solution des questions sociales était rendue impossible par leur difficulté et par notre débilité.

Soit. Et passons.

Je dénonce maintenant une des plus colossales folies de l'homme, et une folie qu'il lui était parfaitement facile d'éviter.

Car non seulement cette folie est volontaire, mais encore elle a exigé une longue et savante élaboration pour aboutir aux sommets de perfection qu'elle a atteints. À force d'application, les hommes ont trouvé le moyen d'intensifier, par un produit nouveau qu'ils ont découvert, leur misère et leur abrutissement. Ils se sont donné une peine énorme pour se rendre malades et malheureux. Ils pouvaient vivre sereinement, simplement, et s'alimenter à la manière de tous les animaux de la création... mais voilà qu'ils ont imaginé

un affreux poison, dont ils ont généralisé et codifié l'emploi. Ils ont fait de cet exécrable produit une des bases de leur nourriture.

Il serait facile d'écrire sur l'alcool et l'alcoolisme plusieurs épais volumes, (ils ont d'ailleurs été écrits) ; mais je me contenterai de quelques indications sommaires. Ainsi éclatera en pleine lumière l'incomparable stupidité de l'espèce humaine.

C'est un beau et philosophique spectacle que la vie des êtres à la surface de la terre. Les plantes puisent dans le sol quelques-uns des matériaux nécessaires à leur existence ; mais, comme le sol ne leur suffit pas, elles vont chercher l'autre partie de leur aliment dans l'air. Elles se nourrissent dans l'air. Quand le soleil les éclaire, elles ont la merveilleuse propriété de fixer le carbone qui est dans l'atmosphère, et d'amasser ainsi de l'énergie. Donc, puisque c'est la chaleur solaire qui accumule le carbone dans les tissus des végétaux, toutes les matières carbonées qui sont dans les plantes peuvent être considérées comme de l'énergie solaire condensée. Quand, dans un foyer, brûle une bûche de bois, la chaleur qui se dégage de cette combustion, c'est, restituée à l'atmosphère, la chaleur solaire qui s'était, sous forme de cellulose, emmagasinée dans la bûche. Un rayon de soleil qui tombe sur une forêt, ou sur une prairie verdoyante, provoque un phénomène chimique immédiat, qui met du carbone dans la plante. L'énergie solaire s'amasse dans les plantes sous forme de carbone.

Or l'animal n'est pas, comme le végétal, capable de se nourrir avec le carbone de l'air, il ne peut pas fixer le carbone. Il peut seulement le brûler. C'est un dissipateur, un dépensier, alors que le végétal est un producteur, un économisateur, un amasseur. L'animal ne peut dégager de l'énergie et du mouvement qu'en brûlant du carbone. De là cette conséquence que les animaux, pour vivre et pour se nourrir, ont besoin du carbone des plantes. Ils se nourrissent des végétaux, qui, grâce à la chaleur solaire, ont pu dans leurs tissus entasser des réserves de carbone, c'est-à-dire d'énergie. Les animaux, qu'ils soient des mollusques, des oiseaux ou des hommes, ayant besoin de force, vont la chercher dans le carbone des végétaux ; lesquels eux-mêmes la doivent à l'énergie solaire.

Les végétaux vivent par le soleil, et les animaux vivent par les végétaux. Magnifique et grandiose ordonnancement des choses terrestres, qui nous rend tous, animaux et végétaux, tributaires de l'astre lumineux immense autour duquel nous tournons, et dont, en définitive, nous sommes tous les enfants.

Tous nos mouvements, toutes nos pensées, toutes nos sensations, dérivent du soleil. C'est toujours la force solaire qui est utilisée par l'animal, puisque l'animal puise les éléments de sa force dans le végétal, et que le végétal doit sa force, c'est-à-dire son carbone, à la chaleur solaire.

Il y a des herbivores, qui mangent des végétaux ; des carnivores, qui mangent des herbivores ; des omnivores, comme l'homme, qui mangent, indifféremment et simultanément, les tissus des herbivores et ceux des végétaux.

Voilà tous les aliments naturels. Et il ne devrait pas en exister d'autres.

Or l'homme a découvert qu'en faisant putréfier certains aliments il obtenait de nouveaux produits d'apparence alimentaire.

Qu'il laisse, avant de les manger, pourrir des faisans, des bécasses et des chevreuils ; c'est assez dégoûtant ; mais l'inconvénient n'est pas grave ; d'abord parce que ces mets nauséabonds sont réservés à une élite de gens blasés, ensuite parce que notre muqueuse digestive est assez solidement construite pour résister tant bien que mal à l'ingestion des viandes pourries.

Il n'en est pas de même pour les végétaux pourris. Car, en pourrissant, les végétaux sucrés donnent un poison, qui est terrible : c'est l'alcool.

Et alors, au lieu d'ingérer l'aliment légitime, normal, que la grande loi naturelle lui commande et lui recommande, l'homme se délecte à des végétaux putréfiés... je dis *putréfiés*, puisque la fermentation alcoolique n'est qu'une pourriture analogue aux autres pourritures.

Le vin, le cidre, la bière sont des aliments de corruption, de putréfaction, de dépravation. Ils font horreur à tout être vivant, quel qu'il soit, et, rejetés avec dégoût. Mais l'homme fait exception. Ne fût-ce que par son goût pour l'alcool, l'homme mériterait d'être mis à part de toute l'animalité. Il y a un *Homo stultus* qui chérit le poison alcool, il n'y a pas de *stultum Animal*.

Les belles grappes de raisin, savoureuses, dorées ou rosées, dont la vue est charmante, dont le goût est, délicieux, jetées pêle-mêle dans une vaste cuve, broyées, écrasées, mutilées, deviennent hideuses. Une odeur écœurante s'en dégage. Bientôt des rustres arrivent, qui sautent à demi nus dans la cuve, et avec leurs sales pieds infectent ce magnifique aliment. Ces grappes splendides deviennent une fange infecte, où toutes les vermines, microbiennes et autres, pullulent à plaisir. Les pommes succulentes, à couleurs exquis, appendues comme des bijoux précieux à nos beaux pommiers, sont jetées dans le trou à fumier. On y fait couler le purin pour que la liqueur ait plus de goût : et c'est la macération de ce sinistre mélange dont l'homme fait une de ses boissons favorites.

Voilà en quels ignobles produits l'homme réussit à transformer ces deux adorables fruits de la terre, et il n'est pas de plus vilain spectacle que cette profanation.

Si encore nous nous contentions de boire - même jusqu'à en être malades - ces boissons putréfiées... mais non ! nous avons trouvé mieux. Nous sommes arrivés à en extraire la pernicieuse essence. L'homme ne se contente pas d'ingérer une pourriture ; il la distille ; il en recueille le principe, de sorte qu'il finit par retirer du raisin pourri un poison sûr et actif, l'alcool, le puissant, le mirifique alcool.

Certes, le raisin qui a fermenté, les pommes et les cerises qui ont fermenté, le houblon qui a fermenté, sont des aliments bien impurs, mais il leur restait tout de même encore quelque chose d'à demi alimentaire. Or c'était trop pour nous. Nous avons appris à condenser leur impureté pour constituer une liqueur toxique, facile à produire en quantités immenses, qui emmagasine toute la toxicité de la liqueur fermentée.

Et c'est ainsi que, grâce à sa perfide intelligence, l'homme est tombé au-dessous des pires brutes.

Est-il besoin d'insister sur la puissance toxique de l'alcool ? À dose modérée, il trouble les fonctions digestives, enlève l'appétit, détruit le sommeil, cause une vive stimulation passagère, bientôt suivie d'un affaïssement intellectuel. À dose forte, il paralyse tous nos sens, fait vomir et tituber, annihile la faible lueur de raison qui vacille dans notre triste intelligence. Bientôt il jette par terre l'homme le plus vigoureux, le transforme en une brute furieuse, qui, les yeux injectés de sang, la face empourprée, vocifère des injures et des menaces contre ce qui l'entoure, et insulte des ennemis imaginaires. Jamais, dans aucune espèce animale, ni chez les cochons, ni chez les chacals, ni chez les ânes, pareille ignominie n'apparaît. L'objet le plus laid de la création, c'est l'ivrogne, être répugnant, devant lequel on se dit qu'il est honteux d'appartenir à la même espèce vivante.

Si l'ingestion du poison se répète, alors, définitivement, toute la raison disparaît. Le foie s'hypertrophie, le cerveau s'altère, les mains tremblent, la démarche devient incertaine.

Un alcoolique de trente ans est déjà un vieillard. Dans ses nuits d'insomnie et de fureur, il balbutie des paroles incohérentes. Une honte, je le répète, une honte, qui nous déshonore tous.

Et l'aberration est universelle. Les nègres - et on reconnaît à cela que, malgré leur peau noire et leurs cheveux crépus, ils sont des hommes - sont assoiffés d'alcool. Dans les villes et les campagnes, partout l'alcool est fêté comme un Dieu. Le culte de Bacchus ne connaît pas de dissidents. Dans la seule ville de Paris, il y a 65 000 établissements qui distribuent cette détestable denrée. En admettant que chaque débitant, avec sa femme, ses enfants, son personnel domestique, représente six individus, cela fait 400 000 empoisonneurs. On pourrait classer les Parisiens en deux groupes : 400 000 empoisonneurs et 1 600 000 empoisonnés.

Ce sont les alcooliques qui remplissent nos salles d'hôpitaux, et nos asiles d'arriérés. Grâce à l'alcool, un peuple de travailleurs est remplacé par un peuple de déments, de paresseux, d'infirmes.

Je ne sais trop pourquoi je répète ces très banales banalités, car toute la pestilence de l'alcool a été dite et bien dite, démontrée et bien démontrée. Mais, malgré la rigueur de ces démonstrations, les hommes se conduisent comme s'ils n'en avaient jamais ouï parler. Dites à un Allemand que, la bière est une boisson funeste, à un que le vin détériore la santé, vous serez traité de maniaque. Tous ces malheureux hommes s'imaginent que l'alcool donne vigueur et gaieté. Dans certains pays de France, on en donne aux enfants quand ils vont à l'école, et même, m'a-t-on assuré, aux nouveau-nés nourris au biberon.

Par tous les représentants de l'espèce humaine, l'alcool est regardé comme un liquide bienfaisant et nourricier.

Il me paraît impossible de déraciner cette erreur qui fait tant de victimes. Je ne l'essaierai pas. Je constate les faits éclatants, indéniables. En imaginant ce produit factice, inconnu aux animaux, l'homme a accru ses misères. Eh bien ! tant pis pour lui ! *Vult decipi, ergo decipiatur.*

D'ailleurs jamais aucune lutte anti-alcoolique ne pourra réussir.

Ce n'est pas tant parce que le vin, l'eau-de-vie, la bière, sont, à la suite d'un long et pervers usage, devenus agréables au goût, c'est surtout parce que ces boissons procurent une notable stimulation intellectuelle. Après un grand verre de vin, on se croit plus heureux, plus fort, plus sain. Les idées arrivent, plus abondantes. Les pauvres oublient leur misère. Leurs galetas deviennent moins sinistres ; leurs loques, moins sordides. Illusions, certes, suivies d'un douloureux réveil, mais c'est quelque chose que de se réfugier pour un temps, fût-il très court, dans un monde imaginaire, moins cruel que la sombre réalité.

Les misérables ne renonceront pas facilement à une boisson magique qui va leur donner l'illusion du bonheur, même si elle leur apporte plus tard la réalité de l'infortune.

Et puis, la fabrication des boissons fermentées et de l'alcool occupe une population immense qui ne se résignerait pas à la ruine. Allez donc persuader aux vignerons, aux bouilleurs de cru, aux distillateurs, à ces infâmes marchands de vin surtout, qu'il faut changer de métier. Pour peu qu'ils soient les plus forts, ils vous pendront à la lanterne.

N'a-t-on pas vu ce spectacle scandaleux d'un Parlement n'osant pas interdire l'usage de l'alcool, de députés tremblant devant les débitants qui sont leurs fidèles courtiers électoraux ? Une loi suffirait, très simple à promulguer, très facile à appliquer. Mais on a l'adoration du mal, quand il prend (pour les députés, comme pour les marchands de vin) la forme du veau d'or.

La chimie a su travailler les végétaux et en extraire des poisons ; strychnine, aconitine, atropine, dont il est absolument interdit de mettre en vente même un milligramme, sans une ordonnance médicale. Et pourtant la liberté de ce commerce serait sans aucune conséquence fâcheuse, tandis que des millions de trafiquants débitent librement, aux applaudissements de l'État et de la foule, un poison bien plus terrible que la strychnine, l'aconitine, et l'atropine, car il décime et déshonore toute la race.

Il n'est pas pour établir l'infériorité de l'homme sur l'animal d'exemple plus saisissant que l'alcoolisme,

Résumons-nous.

1° Le poison alcool n'existe pas dans la nature. C'est un produit chimique créé par notre industrie. Donc le mal qu'il provoque est provoqué par notre volonté.

2° Ce poison est reconnu poison. Il n'y a pas de surprise. Les effets nocifs de l'alcool sont aussi éclatants que la lumière du soleil en plein midi. Tous les hommes savent que c'est un poison, et cependant ils continuent à s'empoisonner.

3° Les Rois, les Parlements, les Académies, les Ministres, tous ceux qui prétendent diriger le populaire, sachant parfaitement que le populaire se dégrade par l'alcool, ne font rien pour empêcher cette dégradation.

Ce n'est pas seulement une stupidité, c'est une honte !

## VIII. De quelques autres poisons

---

[Retour à la table des matières](#)

Il fallait faire une place prépondérante au seigneur alcool. D'autres personnages de moindre importance le suppléent et le complètent, démontrant avec une douloureuse précision que décidément l'homme chérit les poisons, et que le métier d'empoisonneur est le plus fructueux de tous. Aussi son industrie, sans se lasser, trouve-t-elle dans le monde végétal des produits franchement toxiques, parfaitement aptes à détruire l'intelligence et à pervertir la santé.

Et c'est avant tout l'opium, dont la fumée âcre et nauséuse est, par des millions d'individus, avidement recherchée.

De même que l'alcool, et plus que l'alcool peut-être, l'opium fait perdre, au pauvre hère qui en use, la notion de sa détresse. C'est l'oubli, le délicieux oubli d'une vie misérable. Mais quel réveil affreux ! Alors, sous peine d'indicibles tortures, il faut augmenter la dose, et recommencer l'usage du poison, puis le lendemain recommencer encore, et recommencer toujours, jusqu'à en être imbibé, sursaturé, jusqu'à se transformer en un squelette ambulante, livide, hâve, décharné, qui se traîne dans les ruisseaux, et souffre mille morts avant que le cœur, qui s'est graduellement affaibli, n'arrête enfin sa dernière pulsation, avant que ne s'éteigne la petite flamme de vie qui vacillait encore dans la poitrine.

La Chine a l'opium : les civilisés ont la morphine. De même qu'on extrait un poison du raisin, on peut extraire un poison du pavot. C'est une petite poudre blanche qui, aux malades épuisés par l'insomnie, procure un sommeil bienfaisant, mais qui, aux individus vigoureux, apporte un progressif abrutissement. Même, comme l'ingestion par l'estomac n'a pas des effets immédiats, pour supprimer l'attente, et pour s'empoisonner plus vite, on introduit la drogue sous la peau par une petite seringue. En quelques secondes le tour est joué. Cette pratique nécessite un élégant attirail chirurgical qu'on rehausse parfois de quelque luxe. Et certes rien de semblable ne se rencontre dans le monde des animaux.

Après tout la supériorité de l'homme est peut-être de savoir se faire une injection sous-cutanée de chlorhydrate de morphine.

À côté de l'opium et de l'alcool, les autres poisons habituels paraissent peu de chose : cocaïne, éther, haschich. Je les mentionne simplement pour mieux établir la malsaine fécondité de l'intelligence humaine.

Il ne faut pas oublier un autre poison aussi répandu que l'alcool, moins délétère, mais également bête : c'est le tabac.

Manie étrange ! Aberration absurde ! Je puis en parler très doctement, car je suis grand fumeur. C'est une habitude dont je me suis empêtré, sans avoir d'autre excuse que l'universelle folie ; une chaîne bête que je n'ai pas le courage de briser.

La fumée du tabac est nocive. Elle contient des gaz pernicieux, de l'oxyde de carbone, de l'acide cyanhydrique, des vapeurs de nicotine. Et alors je vis au milieu de ces poisons. Au lieu de respirer le bienfaisant et généreux air pur, je pervertis mon appétit, ma mémoire, mon sommeil, ma circulation cardiaque en respirant des vapeurs méphitiques. Je ne peux même pas, comme beaucoup de fumeurs, prétendre, pour m'absoudre, que le tabac est inoffensif, puisque je sais parfaitement que le tabac est mauvais, franchement mauvais. C'est un produit toxique qui n'a d'autre raison d'être que de fournir aux gouvernements un impôt facile à percevoir.

Donc le tabac est pernicieux ! Mais quoi, Ai-je la prétention d'être plus sage que les autres hommes ?

En tout cas, ma manie de fumeur est une démonstration nouvelle, inattendue, de l'incorrigible bêtise humaine. Le tabac est une habitude stupide, à laquelle je me suis enchaîné, tout en me rendant compte de ma stupidité. Et mon erreur est d'autant plus grave, que je la comprends davantage.

## IX. La guerre

---

[Retour à la table des matières](#)

Quand j'évoque la guerre, la sanglante, cruelle, hideuse guerre, alors aussitôt les images se précipitent en tumulte à mon esprit, ardentes, frémissantes, en tel nombre et avec de telles couleurs que j'en suis comme ébloui.

Grâce à la guerre, les preuves de l'ineptie humaine sont si éclatantes que toute parole ne pourrait que les affaiblir... Mais je tâcherai de mettre une digue à ce flot débordant d'idées et de calmer mon indignation.

Que la guerre fasse des morts, et des morts, et des morts, il est inutile de le répéter. Mais ce ne sont pas ces innombrables morts que je lui reproche. Après tout, nous devons tous mourir, quelque jour. Un peu plus tôt, un peu plus tard, ce n'est pas une grosse affaire.

Il existe à la surface terrestre quinze cents millions d'êtres humains, et notre magnifique guerre de 1914/1918 n'a pu faire périr que quinze millions d'hommes. C'est peu ; car ces quinze millions ne représentent qu'une petite fraction d'humanité, un centième, c'est-à-dire presque rien. Deux ans de fécondité augmentée compenseront, cette hécatombe. Et je serais presque tenté de parler comme Napoléon, qui, le soir de la bataille d'Eylau, contemplant tous les cadavres qu'avait sur le sol accumulés son orgueil, murmurait avec un bon sourire : « Une nuit de Paris réparera tout cela ».

Je sais bien aussi qu'il y a les usines détruites, les chaumières éventrées, les châteaux démolis, les villes ravagées, les cathédrales incendiées, les forêts mutilées, les champs de blé transformés en charniers dans lesquels s'entassent les ossements des jeunes hommes. Mais il ne faut pas s'en émouvoir. Le lugubre spectacle ne durera pas toujours. Après quelques printemps, toute la végétation ancienne reparaitra, et bientôt le laboureur insouciant, heurtant, par-ci, par-là, un squelette qui ébrêchera le soc, mènera joyeusement sa charrue dans les lieux où l'horreur est épandue aujourd'hui.

Partout la vie renaîtra forte et drue, et, au prochain siècle, il ne restera plus de l'affreux carnage qu'un souvenir se déroulant dans les livres d'histoire. La guerre de 1914/1918 sera le passé, comme les invasions des barbares, comme la guerre de Cent ans, comme les guerres du Premier Empire. Les plaies que le colossal massacre a infligées aux hommes et aux choses seront bientôt cicatrisées... Je dis bientôt, car un siècle, deux siècles, dix siècles même, ce n'est rien dans l'histoire humaine.

Ce ne sont pas les morts et les ruines qui me font dire que la guerre est la grande infâme. Car les nouveau-nés remplacent les morts. Les ruines se restaurent. Les arbres poussent. Les moissons renaissent. Mais il est une réalité sinistre que rien, dans l'éternité des temps, ne pourra effacer : c'est la douleur.

La douleur ! Oui ! tout simplement. Une prodigieuse et universelle douleur.

La douleur par le fait de la guerre a coulé à flots pressés, cent fois, mille fois plus que le sang, pourtant si prodigalement répandu.

Insistons ; car nous touchons ici l'extrême folie des hommes, si vaste, que les mots font défaut pour en dépeindre l'immensité.

Tous les êtres aspirent au bonheur, but suprême et unique de leur existence. Imaginer une autre fin à notre destinée, c'est tomber dans les nuages d'une folle métaphysique. Individus et sociétés vivent pour être heureux. La chose est tellement évidente qu'il paraît naïf de le dire. Si quelque illustre penseur prêchait une doctrine qui enseignerait à l'homme le malheur comme but de l'existence, nous aurions le droit de déclarer que ce grand philosophe n'est qu'un farceur. Le bonheur, voilà notre idéal à tous.

Même, pour que cet idéal ne soit pas entaché d'un sombre égoïsme, nous devons généraliser la formule et dire qu'il s'agit pas de notre bonheur seul, mais du bonheur des autres.

L'effort de l'humanité est vers le bonheur, qu'il soit collectif ou individuel. Par conséquent le seul moyen de juger les choses, c'est de mesurer la quantité de bonheur ou de malheur qu'elles apportent aux êtres humains.

Imaginons dans l'espace une colossale balance, avec deux gigantesques plateaux. Dans l'un vont s'entasser toutes les souffrances des habitants de la Terre ; dans l'autre, toutes leurs joies. De quel côté, dans les temps de guerre, va s'incliner la balance ?

Certes la guerre apportera de sérieux bonheurs qui tomberont bruyamment dans le plateau des choses délectables. D'abord elle aura conféré une grosse, très grosse, fortune

aux constructeurs de canons et aux fabricants de munitions. Elle aura permis à maints fournisseurs de s'enrichir rapidement et grassement. Or c'est là, je crois bien, un réel bienfait, nullement négligeable. La guerre crée de nouveaux riches. Ils ne sont pas très nombreux, ces nouveaux riches ; mais leur fortune est si énorme, que l'intensité compense la rareté.

Tous les autres bienfaits de la guerre pâlisent à côté de celui-là. Pourtant ça et là elle comporte quelques agréments qui sont sérieux. Il y a des soldats très braves qui ont obtenu des pensions, des décorations et des grades. Il y a de mauvais drôles qui ont péri. Les amateurs d'émotions fortes ont pendant quatre longues années trouvé chaque matin dans leur journal, lu au coin du feu, des nouvelles sensationnelles (et fausses) dont ils s'abreuyaient sans danger. Les beaux parleurs et les écrivains diserts ont pu, sans risquer la plus petite surface de leur peau, proférer des paroles injurieuses et retentissantes sur le patriotisme et la vengeance, ce qui leur a fait de par le monde une réputation de héros ; car le tirage des journaux augmente avec le ronflement des banalités emphatiques. Tout individu qui enflait la voix s'est alors figuré être devenu, tout ensemble, un puissant artiste, un penseur génial, et un patriote valeureux.

Ce ne sont pas là, je le reconnais, de minces bénéfices. Mais que pèsent-ils à côté des douleurs de la guerre ?

Il y aura eu, dans cette guerre de 1914/1918, plus de 15 millions de morts. Admettons que chacun des morts ne soit pleuré que par cinq personnes, le père, la mère, la femme, la sœur, le fils, l'ami. Voilà donc septante millions de douleurs atroces, qui se prolongeront pendant des années et des années. Croit-on que la jeune femme qui vient de perdre son mari, la mère qui a perdu son fils, pourront se consoler en un an, deux ans, ou dix ans ? Leur vie est désormais empoisonnée. La mort qui a frappé l'être adoré, les a frappées, cette mère et cette épouse, plus cruellement que le soldat tombé. Leur existence sera désormais décolorée, misérable. Et ces malheureuses ne pourront plus rire, ni sourire. Les heures passeront ; les jours, les mois, les années ; mais la torture sera aussi dure qu'au premier jour, ce jour néfaste, où, comme un coup de foudre, cette parole a retenti : « Ton fils est mort, ton mari est mort ! »

Quinze millions de morts, ce n'est pas un grand malheur ! - au moins pour les morts - car les morts ne souffrent pas, ne pleurent pas dans une désespérance prolongée. Quinze millions de morts se réparent par quinze millions de naissances. Mais cent millions d'infortunés ! cent millions de martyrs, pour qui toute joie est à jamais tarie. Voilà l'immense folie humaine. Quels que soient les bénéfices des constructeurs de canons, des banquiers, des mercantis ; quels que soient les patriotiques orgueils des impérialistes triomphants ; quelque flatteuses que soient les Croix de fer et les Légions d'Honneur prodiguées aux braves, si nous prenions une balance gigantesque et que dans un plateau nous mettions ces décorations et ces bénéfices, et dans l'autre plateau ces cent millions de définitives douleurs, de quel côté pencherait la balance ?

Mais il faut que le plateau des douleurs soit bien plus colossal encore, si nous voulons y mettre toutes les autres souffrances dues à la guerre. Alors l'énumération devient effarante.

D'abord, vingt millions de blessés ; c'est-à-dire vingt millions d'hommes, jadis vigoureux, qui maintenant, tremblant de fièvre, pâles, décharnés, impotents, passent des journées et des journées dans les hôpitaux, opérés et réopérés. Quelques-uns d'entre eux peut-être s'en tireront sans autre dommage que des cicatrices, des lésions nerveuses, des douleurs lancinantes, plus ou moins incurables. Oui ! il y aura dix millions de non mutilés, mais les dix millions de mutilés !... Ils n'ont pas eu, ceux-là, la chance de mourir. Il leur faudra continuer à traîner une lamentable existence ; il y aura à peu près quinze mille aveugles, cent mille borgnes, cinq cent mille manchots, cinq cent mille boiteux. D'autres sont sourds, d'autres atrocement défigurés, d'autres atteints de crises épileptiques, d'autres encore ont les deux bras coupés ; il en est un qui a eu les deux bras, les deux jambes coupées, et qui est presque aveugle. Joli ! très joli spectacle !

Ces dix millions de mutilés que la charité publique sera forcée de soutenir, représentent l'épanouissement d'une civilisation humaine vieille de trente siècles. Voilà à quoi auront abouti ses efforts !

Puissent-ils, ces héros, vivre longtemps et longtemps encore, pour attester, par leur seule présence, l'effroyable et sacrilège bêtise de l'espèce humaine.

Est-ce tout ? Oh ! que nenni ! il y a les ruines. Des maisons ont été détruites, où étaient amassés tous les souvenirs et toutes les richesses d'une famille. Six millions de Belges, six millions de Serbes, six millions de Polonais, six millions de Français, expulsés de leurs domiciles, traqués comme des bêtes fauves, fuyant devant l'incendie et le pillage, laissant leurs femmes et leurs filles à la merci d'une soldatesque sauvage, et ne devant retrouver à leur retour qu'un foyer dévasté, rendu abject par les ordures que les vainqueurs y ont déposées.

Est-ce tout ? Non ! Pendant trois ans le spectre de la faim a frappé à toutes les portes de l'Allemagne, de l'Autriche-Hongrie, des pays envahis de la France, de l'Italie et de la Grande-Bretagne. Pas de charbon ! pas de vêtements ! pas de souliers ! pas de sucre pas de beurre ! pas de pain !

Deux cents millions d'êtres humains, encore qu'ils ne soient pas morts d'inanition, ont eu la terreur de la famine et l'angoisse de la faim.

Ce n'est pas tout. Il y a eu six millions de prisonniers. On racontera quelque part, pour faire honte à l'humanité entière, l'existence de ces infortunés. On dira quelle infecte nourriture ils ont été forcés d'ingérer ! dans quels hangars ils devaient dormir ! quelle promiscuité dans la fange, les excréments et la vermine ! quelles tyrannies leur étaient infligées par de vils soudards, transformés en bourreaux ! Quatre années, quatre longues années sans que la plus pâle lueur d'espérance brillât à travers les grilles de fer barbelé qui les encerclaient !

Et puis, chez tous les habitants de l'Europe, la haine, l'injure, l'outrage, la calomnie, avec des cris de colère, de vengeance, de rage, qui endeuillent l'âme. La guerre fait vibrer tous les instincts sales et féroces qui sont le propre de l'homme, de l'homme plus sale et plus féroce que le pourceau et le chacal. Tout ce qui est bas, et vil, et bête, porté au pinacle ! Un cabotin vaniteux, comme Guillaume II, une vieille brute inepte, comme Hindenburg, traités comme des divinités par cent millions d'imbéciles ! Le mépris de tout

ce qui est la justice. L'adoration de tout ce qui est le mensonge. L'insulte à tout ce qui est la pitié. L'humanité entière se vautrant avec délices dans la boue et le sang, et y trouvant je ne sais quelle joie malsaine, pire qu'une noble douleur.

Il semble que l'homme, ayant cherché ce qui peut lui donner à la fois le plus de souffrance et de bassesse, ait enfin réussi à se procurer le maximum. Il a adapté toute son énergie, toute son astuce, toute sa passion à cette œuvre de malheur.

Et d'ailleurs avec succès. Le résultat a été splendide. Pendant cinq à six mille ans, par de petites guerres peu meurtrières (perpétuelles d'ailleurs) l'homme s'était essayé à la guerre. Mais ce n'étaient encore que des ébauches, des essais enfantins, de médiocres préludes au magnifique ouvrage accompli de 1914 à 1918. Ah ! cette fois ce fut réussi. Le but a été atteint. La somme des malheurs humains a dépassé toutes les prévisions, même les plus optimistes.

Plus la guerre a exigé d'énergie, de courage d'héroïsme, plus elle a fait apparaître avec éclat notre folie, puisque ces trésors de courage, d'énergie, d'héroïsme ont été consacrés à la destruction. Si la dixième partie de cet immense effort avait servi à combattre nos maladies, nos vices, nos ignorances, le sort de l'humanité serait presque divin.

Pour en donner un exemple concret, la guerre aura coûté à peu près mille milliards de francs. Eh bien ! supposons qu'on ait, à la lutte contre l'alcoolisme, la syphilis, la tuberculose, employé la dixième partie de cette somme, soit cent milliards, ces fléaux auraient disparu.

Certes ils auraient disparu. Mais qu'est-ce que les douleurs de la tuberculose, de l'alcoolisme, de la syphilis, à côté des joies de la guerre ?

L'humanité ressemble à un pacha qui aurait deux épouses. L'une, belle, jeune, saine, resplendissant de grâce et de douceur, à la voix harmonieuse, aux formes éblouissantes, au regard éclairé par la tendresse et l'amour. À celui qui l'approche, elle donne la volupté, le sourire, la sérénité. C'est la Science. L'autre épouse est une sale vieille putain, abjecte, chassieuse, vrai squelette ambulante. Les dents déchaussées, l'haleine fétide, couverte de ses excréments, vomissant partout, le corps ravagé par des ulcères nauséabonds, elle n'a plus que quelques rares touffes de cheveux gris empâtés de vermine. Violente, coléreuse, menteuse, se livrant à des accès de rage frénétique, elle bave et elle mord. Elle hurle au lieu de parler. À distance elle exhale un relent infect. C'est la Guerre.

Et voilà cependant l'épouse que cet ineffable pacha a choisie. Il la pare des bijoux les plus précieux, des robes les plus luxueuses, des plus somptueuses étoffes. Il aspire son souffle empesté et passe une langue amoureuse sur ses gencives putrides : il lèche ses ulcères purulents ; il embrasse ses pieds nauséabonds. Il se pâme d'amour devant cette sinistre gueuse et force l'autre à en être la docile esclave.

Oh ! hommes de goût ! comment jugerez-vous ce pacha ?

Imaginons encore un riche propriétaire, un amateur fortuné qui possède une splendide collection, de tableaux, de marbres et de livres. Voici qu'un jour la fantaisie lui vient de les détruire. Avec des haches, des torches, des barils de poudre, il saccage tout, et il s'acharne

à cet ingénieux travail avec un tel enthousiasme, que, le soir venu, de toute sa fortune passée, il ne lui reste plus que des débris. Alors, comme s'il se repentait - mais il n'a garde de se repentir - il arrête le feu, il noie les poudres, il laisse reposer sa hache. Il cherche tant bien que mal à restaurer les toiles éventrées, à arracher du feu quelques bribes de ses anciens trésors. Mais il ne réussit à récupérer qu'une minuscule partie de ce qu'il a si énergiquement voulu anéantir.

Voilà ce que fait le chirurgien qui, le soir d'une bataille sanglante, tâche de rendre un peu de vie à quelques mourants. On a, tout le jour, égorgé, cinquante mille jeunes gens, et toute la nuit on essaye d'en sauver deux cents ! C'est comique, lugubrement comique.

Supposons que toutes les nations de la terre se soient concertées pour construire une monstrueuse machine qui, prenant l'eau de la mer à dix kilomètres du rivage, l'élève à une immense hauteur pour la rejeter ensuite avec fracas, au loin, dans la campagne. Les ingénieurs les plus habiles en ont dressé les plans. Mille milliards de francs ont été dépensés. Tous les peuples, tous les individus ont travaillé sans relâche à cette œuvre inouïe. Pistons énormes, bielles gigantesques, outils d'une précision merveilleuse ! tout est conçu et exécuté magistralement. Le plus humble des habitants de la terre est fier de ce chef-d'œuvre collectif auquel les plus grands penseurs et les plus petits ouvriers, pendant plusieurs générations, ont collaboré. C'est extraordinaire, prodigieux, colossal !

Avant d'admirer, attendez.

Supposons que cette mer, puisée par un tel gigantesque effort, va retomber au milieu des villes, noyer les bibliothèques, les musées, les palais, les chaumières, détruire les récoltes, corrompre le sol, condamner quatre provinces à la stérilité et à la famine ! que penseriez-vous alors de ce chef-d'œuvre ? Et n'auriez-vous pas le droit de vous écrier ! « Ô insensés ! à quoi bon toute cette intelligence, si elle est un instrument de malheur ? »

Imaginons qu'un physiologiste génial ait enfin découvert une substance dont la préparation lente, laborieuse, difficile, soit un miracle de sagacité et d'adresse. Il a appris que cette drogue nouvelle provoque des douleurs atroces dans tous les membres, et des céphalées qui font hurler de désespoir ; elle pourrit le sang, tue le sommeil, l'appétit, la gaieté. Elle dégrade l'intelligence, paralyse le cerveau. Et cependant, matin et soir, notre homme génial s'abreuve de cette abominable substance. Disons-nous : « Voilà un bien grand savant ! » ou dirons-nous « Quel crétin ! » Chacun pourra avoir une opinion différente, mais pour moi tout son génie s'effondrera devant son énorme bêtise.

On prétendra peut-être - car il y a quelques amateurs de la guerre - que les générations actuelles sont malheureuses, mais qu'elles travaillent pour les générations futures. Le présent est exécrable, certes, mais il s'agit de préparer l'avenir...

Eh bien ! soit ! Parlons de l'avenir !

L'avenir, c'est la naissance de nouvelles générations plus vigoureuses, plus braves, plus intelligentes que les générations passées. Et alors, évidemment, ces nouvelles générations seront d'autant plus brillantes qu'elles seront issues de générateurs plus excellents. Telle est la loi d'hérédité. Elle est absolue. Pour fortifier une race, il faut choisir

les meilleurs. Ce serait l'affaiblir, l'anéantir même, que de prendre pour la perpétuer des avortons et des débiles.

C'est vrai pour les chiens, les chevaux, les pigeons. C'est vrai pour les poires, les pommes et les raisins. C'est vrai pour les champignons et les microbes. Une espèce, pour progresser ou même seulement pour se maintenir, a besoin d'une perpétuelle sélection. Aussi la Nature, pour l'empêcher de disparaître, condamne-t-elle à la stérilité ou à la mort tous les individus défectueux.

Or la guerre fait aussi une sélection, mais *c'est à rebours*. Elle élimine les braves, les jeunes, les forts, les vigoureux, les beaux, et ne laisse survivre, pour perpétuer l'espèce, que le rebut humain.

Nul doute n'est possible. Dans une bataille, et à plus forte raison dans une série interminable de dures batailles, ce sont les meilleurs qui ont succombé.

Tous nos régiments d'infanterie se sont renouvelés cinq ou six fois. Des deux millions de soldats qui sont, partis en août 1914, et qui ont continué à se battre, il reste à peine quelques centaines d'hommes valides. Les autres sont des prisonniers, des malades, des morts ou des mutilés. Il ne survit - sauf quelques glorieuses exceptions - pour perpétuer l'espèce que les réformés et les lâches.

Que dirait-on d'un éleveur qui, nourrissant une centaine de petits cochons, et estimant que tous les ans dix lui suffisent pour conserver l'espèce, sacrifierait, avant qu'ils fussent en âge de se reproduire, les quatre-vingt-dix normaux, et conserverait, avec un soin jaloux, les dix porcelets les plus vilains, les petits, les ulcéreux, les difformes. Au bout de cinq ou six années, il aurait un joli troupeau !

Mais, heureusement pour l'espèce porcine aucun éducateur ne comprend l'élevage de cette manière. Ce n'est pas la manière de l'homme pour son bétail, c'est la manière de l'homme pour l'homme.

Et c'est ainsi que nous réservons l'avenir.

Il fut un temps où je croyais qu'on pourrait faire admettre aux Français que la paix a quelques avantages, et que la guerre a quelques inconvénients. Dans des réunions publiques, où venaient parfois jusqu'à trente personnes, j'essayais cette démonstration... Or, un jour, dans une réunion contradictoire, un de mes auditeurs, un journaliste dont il ne me convient pas de citer le nom ici, comme je parlais de la sélection à rebours, s'écria avec une conviction éloquente : « Mais il reste les femmes ! »

Eh oui ! mon cher contradicteur, les femmes restent... Et c'est fort heureux. Car, s'il en était des femmes comme des hommes, c'est-à-dire, s'il n'y avait pour perpétuer l'humanité que les naines, les idiotes, les aveugles-nées, les démentes, les rachitiques et les lépreuses, c'en serait fini à tout jamais de l'espèce humaine.

Les femmes restent... C'est entendu. Mais les malheureuses qui restent doivent se contenter des nains, des aveugles-nés, des idiots, des déments, des rachitiques et des lépreux. Après quatre ans de guerre, c'est tout le résidu mâle que nous pourrions leur offrir.

Ajoutons-y quelques tuberculeux, des embusqués de haut vol, et les veufs de plus de cinquante ans. Après une bonne guerre, nous n'aurons rien de mieux à leur présenter.

Les femmes restent... Voilà qui est incontestable.

Mais, à elles toutes seules, elles sont impuissantes, avec le rebut de la population masculine, à faire des générations vigoureuses et saines.

Les femmes restent.... Et c'est peut-être la parole la plus forte qu'on puisse prononcer en faveur de la guerre.

Pourtant non ! En approfondissant la question, on finit par trouver un témoignage décisif : c'est l'argument qu'on peut appeler l'argument de nécessité. Il est simple, connu, commode. Il s'applique à la guerre, comme à la douleur, à la misère, à la prostitution, au choléra. Il dispense de tout effort mental. Il se met à la portée des plus humbles comme des plus grands parmi les hommes. Les choses sont ainsi : donc elles ne pouvaient pas être autres.

Cette proposition métaphysique est peut-être vraie. Notre intelligence est trop obtuse pour en décider définitivement. Que la fatalité et la nécessité gouvernent les choses ; soit : j'accepte. Mais alors tout de suite il faudra reconnaître que les choses ne sont telles que grâce à la bêtise prodigieuse des hommes (ce qu'il fallait démontrer).

Que depuis Homère, après Platon, Aristote, Cicéron, Saint-Augustin, Saint-Jérôme, Léonard de Vinci, après Pascal, après Voltaire, après Montesquieu, après Leibniz, après Kant, l'humanité n'ait pas trouvé mieux pour résoudre ses querelles, que l'entregorgement de trente millions de ses jeunes gens, les meilleurs, les plus beaux, les plus braves, c'est la démonstration écrasante, irrésistible, d'une totale impuissance intellectuelle.

Vous dites : « C'était fatal » ! Peut-être : Après tout qui sait si la fatalité n'est pas la loi de tout ? Mais cette fatalité n'est fatalité que grâce à notre inintelligence.

Même cette inintelligence paraît si profonde que je ne perdrai pas mon temps à prôner quelque palliatif de la guerre, ou à rêver une humanité moins aveugle.

Allez donc, mes frères, continuez ! Courage ! Poussez ! Polissez ferme. Vous voici à l'aurore des temps nouveaux. Car cette guerre n'est qu'une trêve. D'autres batailles renaîtront, et nos petits-enfants verront de plus glorieux massacres encore. Ils souffriront des douleurs plus aiguës et plus prolongées.

Allez ! En avant ! Bon appétit ! Perfectionnez l'art de tuer ! Il y a encore de belles choses à inventer, car vous êtes loin de la limite que vous pouvez atteindre. Évertuez-vous ! Travaillez ! Vous aurez d'ici à quelques années de superbes résultats !

Chassez donc, ce qui vous reste de timidité ! Quelle que soit votre férocité, votre ineptie sera plus immense encore, et devant elle votre férocité sera toute petite, comme un roseau à côté de la Tour Eiffel.

Ils sont tellement abêtis, ces pauvres hommes, qui s'entretuent sans se haïr (le mot est de Bossuet) qu'ils ne m'inspirent plus aucune pitié, mais une sombre humiliation. Oui, je sais, au plus profond de moi-même, humilié d'appartenir à cette vilaine espèce animale, la plus sotte de toute la création.

... Il y a quelques années une grande dame, qui, quoique anglaise, porte un des plus brillants noms de la noblesse française, comme elle combattait avec une généreuse âpreté la vivisection, me fit cette proposition singulière : « Pourquoi, me dit-elle, au lieu de martyriser des singes et des chiens, ne leur apprenez-vous pas à jouer au crockett ? »

J'ai peut-être souri, mais j'avais tort de sourire. Il serait mille fois plus facile d'apprendre le crockett à des singes que de faire reconnaître aux hommes que la paix vaut mieux que la guerre.

Je n'ignore pas qu'il y eut, de par la guerre, et provoqués par la guerre, maints exemples magnifiques d'héroïsme.

On écrirait d'énormes livres en relatant tous les actes de splendide dévouement, d'abnégation intrépide que des hommes, obscurs parmi les obscurs, humbles parmi les humbles, ont prodigués.

Je pourrais, en face de ces héroïsmes, mettre les lâchetés ; en face de ces dévouements, les vilenies ; en face de ces sacrifices, les infamies. Mais non ! je veux pour un instant oublier les ignominies humaines et ne parler que des héros !

Cependant je formulerai une question indiscrete : ces héroïsmes furent-ils judicieux ou absurdes ?

Deux paladins, Roland et Olivier, luttent trois jours. Les rochers et les forêts retentissent des terribles coups qu'ils se donnent. Quand leur sang a bien coulé, quand leurs forces sont épuisées, ils s'aperçoivent qu'ils étaient stupides. Alors ils s'arrêtent, se réconcilient. *C'est ainsi que Roland épousa la belle Aude*. Leur courage a été magnifique ; mais leur bêtise a monté bien plus haut que leur courage.

Le soir d'une bataille, vingt mille blessés sont couchés par terre, accotés aux cadavres. À perte de vue, ils gisent dans la campagne, livides, agonisants, perdant leur sang, gémissant, râlant. Dans tous les fossés, dans tous les trous d'obus, dans tous les chaumes, il y en a : il y en a encore : il y en a toujours. Ces mourants ont été des héros.

C'est entendu ; mais tout cet héroïsme, celui des vainqueurs comme celui des vaincus, a consisté à tuer des hommes et à se faire tuer par des hommes.

Si la bataille avait été engagée entre les hommes d'un côté et de l'autre les loups, les tigres, ou les requins, on pourrait s'extasier sur la vaillance de l'espèce humaine. Mais des hommes contre des hommes ! pour l'honneur de l'espèce humaine c'est beaucoup moins séduisant !

Et les causes furent si futiles, si mesquines, si misérables, qu'on peut les résumer en un mot : des bêtises.

L'héroïsme déployé pour une bêtise, c'est, en bonne langue française, l'apothéose de la bêtise humaine.

Que dirait-on d'une cité qui, afin de donner aux pompiers une magnifique occasion d'exercer leur vaillance consacrerait chacune de ses nuits à l'organisation d'un immense incendie ? Ah ! oui certes ! on verrait alors de beaux actes d'énergie qui pourraient gonfler d'orgueil l'âme de tous les citoyens. Les poètes composeraient des poèmes superbes sur l'intrépidité des pompiers. Les sculpteurs élèveraient des statues de marbre. Les architectes construiraient des arcs de triomphe. Les cendres des martyrs seraient portées dans des Panthéons avec de grands honneurs. Mais, malgré tout, je limiterais mon enthousiasme, et déclarerais éminemment stupide cette cité riche en pompiers sublimes.

Est-ce que d'ailleurs l'héroïsme suffit à tout effacer ? Les brigands, les souteneurs, les malandrins, les bandits de grands chemins font preuve d'un souverain mépris de la mort. Ils se battent courageusement contre les gendarmes et les agents de police. Et pourtant nous n'avons pour ces bandits qu'une sympathie des plus mitigées.

Le courage, pour être admiré, doit s'adapter à une noble cause. Où est-elle, cette belle cause, soldats de Jules César, de Charles-Quint, de Charles XII, de Napoléon, de Guillaume, qui portiez la dévastation, le désespoir et la mort ?

Nécessairement, dans une guerre, il y a eu toujours au moins un agresseur, et je n'ignore pas combien il est idiot et lâche de ne pas repousser une injuste agression. Mais ces agresseurs ont été des hommes, et l'espèce humaine entière est responsable de leur crime.

Et, d'ailleurs, quelle nation ne fut jamais, dans le cours de sa longue histoire, agressive ? Tous les peuples furent, à un moment donné, provocateurs de guerre (successivement et parfois simultanément). Et, comme de juste, ç'a été l'occasion, donnée à de vaillants guerriers, d'être vaillants. Mais la première cause de cet héroïsme a toujours été la félonie ou la cupidité de tel ou tel peuple.

Qu'un explorateur hardi affronte les mers et les glaces du pôle pour planter le drapeau de la science à l'extrémité du globe, j'admire, et sans réserve. Mais que trois millions de soldats courageux se massacrent pour conférer quelque fragment de soi-disant gloire à un Napoléon ou à un Guillaume, j'admire leur courage, mais, quant à leur intelligence... ?

Tout ce que je puis concéder, c'est que, malgré son effarante ineptie, l'homme est capable d'héroïsme, et que cet héroïsme est parfois si beau, qu'il atténue un peu – bien peu – la stupidité collective de l'espèce humaine.

Voici une classe de collégiens, une quarantaine de petits polissons bruyants, criards, hargneux, indociles. Ils se disputent frénétiquement, se bousculent, se mordent, s'égratignent, vocifèrent sans se lasser. Leurs querelles sont perpétuelles ; grimaces, gifles, coups de pied, coups de poing, taloches. Le malheureux pion ahuri qui les surveille aurait trop à faire s'il devait à chaque minute juger équitablement le différend qui s'est élevé. Est-ce Paul qui a commencé ? est-ce Pierre ? est-ce André ? Il ne sait où donner de la tête ; car les batailles, les pleurs, les hurlements, se succèdent sans fin. C'est tantôt Pierre, tantôt

Paul, tantôt André ! Et le pion infortuné est forcé de conclure, en légitime conclusion :  
« Voilà des mômes insupportables !

Si, du haut de Sirius, quelque ange malgré la distance, pouvait distinguer les ébats belliqueux de l'espèce humaine, il dirait à bon droit : « Voilà d'insupportables mômes. »

## X. La défense contre l'avarie

---

[Retour à la table des matières](#)

Que l'homme soit condamné à la vieillesse et à la mort, c'est la loi, une loi commune à tout être vivant. Ce serait chose bien sotte que de s'indigner, plus sotte de pleurer, plus sotte encore de lutter.

Que l'homme soit victime des maladies, c'est tout simple, si ces maladies sont accidentelles, fortuites, inévitables.

Supposons, au contraire, qu'il s'agisse d'une maladie qu'on est allé librement chercher là où elle est. Supposons qu'on ne fasse aucun effort sérieux pour empêcher cette infection de s'étendre ! Voilà le comble de l'incurie et de la bêtise.

L'incurie et la bêtise seront d'autant plus graves que la maladie sera plus redoutable. Si l'avarie est une maladie innocente, de mince importance, je rétracte le mot bêtise. En revanche, si elle est cruelle, longue, inexorable, l'homme est sans excuse de la cultiver avec amour.

L'excellent Ambroise Paré, recherchant les causes de la vérole, en reconnaissait deux : la première, c'est la grande ire de Dieu ; la seconde, c'est d'avoir eu commerce avec un homme ou une femme infectés de cette maladie.

Laissons la grande ire de Dieu ; car la Force qui régit les immensités des mondes a trop à faire pour employer son temps à syphiliser de pauvres bougres, coupables de paillardise.

Reste donc l'autre cause. Elle est seule opérante.

Elle n'a pas besoin de l'ire de Dieu. Le contact sexuel avec une personne infectée est la condition nécessaire et suffisante. Personne ne pourra soutenir que ce contact est involontaire. Donc, la syphilis est une maladie volontaire.

De par son origine elle prête à rire. C'est une source féconde de plaisanteries grivoises, parfois spirituelles, de mots salés et galants, de propos égrillards. De toutes les maladies, c'est la plus drôle. Elle est farce. Elle porte en elle une force comique, *vis comica*, qui lui donne une saveur spéciale inconnue aux autres affections morbides.

Ô incohérence humaine ! Cette maladie amusante est terrible. La peau se couvre d'éruptions abondantes, fébriles, de pustules hideuses. Les gencives s'ulcèrent, les cheveux tombent. Des céphalées infernales empêchent le sommeil. La voix devient rauque, et l'haleine fétide. Une sénilité précoce envahit la malheureuse victime. Plus tard les os se nécrosent. L'œil se trouble. Des tumeurs apparaissent aux membres. Plus tard encore le système nerveux se disloque. Alors apparaissent des atrophies, des ataxies, avec des douleurs fulgurantes, si aiguës et si rebelles qu'elles poussent au suicide ; des paralysies, la paralysie générale surtout, la plus atroce dégradation du corps et de l'âme.

Sur cent des aliénés qui pourrissent dans les asiles, il y a quarante alcooliques et quarante syphilitiques. L'aliénation est une maladie que l'homme s'est volontairement donnée.

Les avariés sont stériles. Si par hasard il naît un enfant, c'est un avorton infect, qui, heureusement, ne peut vivre que quelques heures ou quelques jours.

Une maladie amusante ! Dans les premiers jours peut-être, et pour les spectateurs. Mais plus tard, quand il faudra traîner sa vérole pendent deux ans, dix ans, vingt ans, toute une existence ! Non ! en vérité, si l'avarie est une maladie comique, c'est d'un comique qui n'est pas bien gai.

Tout de même il serait assez injuste de reprocher aux malheureux qui l'ont si facilement et si bénévolement acquise, de n'avoir pas su résister aux triomphants attraits de la prostituée qui les a pris par le bras un soir, au fond d'une ruelle obscure. Les hommes sont de grands enfants, et il faut les traiter comme tels. Les syphilitiques ont été des imprudents, mais non des criminels. Ils ne sont ni plus méchants, ni plus débauchés que les autres hommes. Ils n'ont pas eu de chance. Voilà tout ce qu'on peut leur reprocher. Soyez sincères avec vous-mêmes, vieillards qui me lisez, et dites-vous si depuis votre lointaine adolescence, vous n'avez jamais commis quelque imprudence qui vous a exposés à ce désastre.

Ce qui est grave, c'est que la société ne fait rien pour protéger les grands enfants. Rien et rien.

Telle syphilitique, dans une ville de garnison, a infecté 20 % de l'effectif du régiment qui y cantonnait. À dix clients par jour, ce qui était la moyenne de son travail quotidien, c'était 300 soldats par mois. Et ces trois cents malheureux jeunes hommes allaient propager partout, chez leurs femmes, leurs maîtresses, leurs fiancées, chez d'autres prostituées aussi, le mal inexorable dont ils étaient atteints.

Nulle, la répression ; nulle, la limitation. Aucune digue ne s'élève contre cette marée montante d'un des plus vilains abcès de l'espèce humaine,

On affecte de dire qu'il faut respecter la liberté individuelle, arche sainte à laquelle il est interdit de toucher. Mais la liberté individuelle est une sinistre plaisanterie, quand il s'agit de toute licence donnée à la plus hideuse des infections.

On défend à un pharmacien de vendre deux grammes de laudanum. Or il est plus dangereux de toucher une femme syphilitique que d'avalier deux grammes de laudanum. Après deux grammes de laudanum, on est hébété pendant quelques heures, mais au bout d'une demi-journée on ne s'en souvient plus, tandis qu'une bonne syphilis abrège et corrompt les trente années qu'on pourra encore vivre.

Pourquoi un syphilitique est-il, même quand sa maladie s'épanouit en pleine floraison, libre d'infecter cinquante personnes ? Pourquoi lui est-il permis de se marier ? Pourquoi n'y a-t-il pas quelque part un internement des contagieux ?

La liberté individuelle ! Argument hypocrite qui masque mal notre veulerie, notre inertie, notre indifférence.

Je me résume : 1° Si chaque individu n'était pas d'une imprudence stupide, il n'y aurait plus jamais d'infection.

2° Si les pouvoirs publics daignaient prendre quelques mesures protectrices rigoureuses, ils auraient, en trois ans, fait disparaître la syphilis.

Le beau malheur que d'avoir gêné les amours des syphilitiques, et diminué le budget de la prostitution !

Mais, en fait, personne ne se soucie de réformer ses mœurs. Nous sommes assez aveugles pour ne jamais songer, ni comme individus, ni comme sociétés, à notre santé, le premier de tous les biens.

# XI. La défense contre les maladies

---

[Retour à la table des matières](#)

À quoi bon répéter à propos de la tuberculose ce que nous avons dit de la syphilis ? C'est exactement le même nihilisme dans la défense, avec cette circonstance aggravante, qu'on respecte la tuberculose, même chez les vaches et les bœufs de nos étables, puisqu'on ne sévit pas contre elle, même après qu'on l'a dépistée. Il paraît que ce serait un désastre agricole que d'abattre tous les animaux tuberculeux. On préfère réserver les hommes à une longue et affreuse agonie.

Jadis il existait une affreuse variété de la tuberculose ; la lèpre ou tuberculose de la peau. On a isolé les lépreux, et aussitôt on a fait disparaître la lèpre. De même, en isolant les tuberculeux, on ferait disparaître la tuberculose.

Je sais que ce n'est pas très simple ; je sais même que ce serait très compliqué, très dispendieux. Alors, comme la solution du problème est difficile, on a adopté une méthode très commode qui convient merveilleusement à notre paresse : on ne fait rien.

Pour donner une symbolique image de notre état d'âme, je conterai que, lorsqu'il s'est agi, il y a quatre ans, à l'Académie de Médecine, de décréter pour la tuberculose *l'obligation de la déclaration* (nécessaire pour que soient prises quelques rudimentaires

mesures de désinfection et de prophylaxie), l'obligation n'a été votée qu'à la majorité d'une voix ! Une voix de majorité parmi les médecins, et les médecins les plus éclairés de la nation ! une voix de majorité pour essayer d'arrêter (combien peu !) la tuberculose dans sa marche conquérante parmi les hommes !

Une fois de plus, nous constatons que les microbes les plus méchants, les parasites les plus destructifs de l'espèce humaine, trouvent partout de zélés défenseurs.

J'ai parlé plus haut des moustiques qu'on pourrait très facilement anéantir. Et les mouches ! Ces parasites encombrants, ignobles propagateurs de tant de maladies, qui salissent nos aliments, et tous les objets qu'ils touchent ! Que faisons-nous contre les mouches ? Rien, et toujours rien.

Un cours d'eau, à son origine, c'est une eau limpide, délicieuse, vierge de toute souillure. Elle a filtré à travers les rochers et les terres. C'est un liquide bienfaisant, pur, immaculé. Mais, à quelques lieues plus bas, déjà le ruisseau commence à se souiller par les immondices humains, et il s'infecte de plus en plus à mesure qu'il chemine, si bien que, loin de leur source, les grands et larges fleuves, à leur embouchure, ne sont plus qu'une boue putride où fourmillent les microbes les plus offensifs. Nulle précaution n'est prise pour assurer la pureté des rivières. Où plutôt - car il faut être juste - on y déverse pieusement les égouts des grandes villes pour les rendre hors d'état d'être potables.

Rien n'est plus singulier qu'un traité d'hygiène moderne. Données scientifiques multiples, indications précieuses, formelles. Et puis, comme conséquences pratiques, le néant.

L'homme traite sa santé beaucoup plus dédaigneusement que celle de ses lapins et de ses poules. Ses guerres l'ont tellement passionné, qu'il ne pense qu'à piller ou à tuer ses voisins. Peu lui importe que les maladies - qu'il pourrait éviter - le prennent à la gorge ! Il n'en a cure... La guerre est l'essentiel, ou pour vrai dire, c'est l'unique... le reste n'est qu'accessoire.

Souvent, sur les rives exquises de la Méditerranée, on voit un malheureux joueur, qui, d'un œil vitreux, encore avide, suit les évolutions d'une petite boule qui se démène entre les cases. Il tousse sans relâche. À peine peut-il se tenir debout. Ses poumons sont détruits; la fièvre le dévore; une écume rouge monte à ses lèvres. Il tremble de froid, malgré le soleil - Il n'a plus qu'un souffle, et demain ce faible souffle aura cessé. Pourtant il est là, anxieux - il joue, il espère.

Nos sociétés humaines sont comme cet agonisant. Elles jouent le terrible jeu de la guerre, alors que des vices et des lèpres les gangrènent, syphilis, alcoolisme, tuberculose, malaria, diphtérie, cancer !!...

Jamais nos civilisations n'ont songé à interrompre leurs transports belliqueux pour essayer de guérir leurs plaies. Elles ne veulent pas guérir. Elles veulent se battre !

Et voilà pourquoi l'espèce humaine est mille fois plus stupide que la plus stupide espèce animale.

## XII. Les Dieux

---

[Retour à la table des matières](#)

Malgré leurs prétentions à une sagace méfiance, les hommes sont formidablement crédules, et crédules jusqu'à la folie furieuse. Ils acceptent sans contrôle toutes les billevesées qu'on leur sort. L'histoire des religions, et de toutes les religions, le prouve avec éclat.

Qu'un personnage vêtu de somptueux ornements présente à la foule un gros bœuf pacifique regardant, avec toute la quantité d'ahurissement dont ce quadrupède est capable, la foule immense qui l'entoure, et que l'homme chamarré s'écrie : « Voilà votre Dieu ! » aussitôt tout le troupeau humain, saisi d'une invincible frayeur, se jette la face contre terre. Que si, par hasard, le bœuf Apis se met alors à mugir, ou qu'il rende bonnement, à la manière des bœufs vulgaires, ses excréments, voilà la terreur à son comble !

Un Dieu, c'est-à-dire la Force invisible, immuable, éternelle, suprême, qui, par delà les espaces et les temps, régit les évolutions des mondes, si mystérieuse qu'aucune intelligence humaine n'est capable de comprendre la mille-milliardième partie de ce que ce mot signifie. Quoi ! cet humble ruminant serait Dieu ! Dieu lui-même ! Dieu tout entier, dissimulé sous cette forme grotesque !

Mais la bêtise de l'homme égale la grandeur de Dieu !... Et tout un peuple de trente millions d'hommes, pendant dix siècles, fut convaincu que le bœuf Apis était Dieu.

Remarquons que nulles preuves ne sont, par le personnage somptueusement vêtu, apportées à l'appui de ce qu'il vient dire.

Aucune démonstration, aucun raisonnement. Il dit : « C'est ainsi. Il faut croire, sous peine d'être un coquin. » Et la foule naïve ne se torture pas à chercher de vaines démonstrations.

« Nos pères l'ont cru. Nous ne pouvons pas penser autrement que nos pères. Ne soyons pas des impies. Donc le bœuf Apis est un Dieu ! »

Les invraisemblances ne comptent plus. Puisque le doute est un crime, les méchants seuls pourront se révolter contre les saintes traditions. Qu'avons-nous besoin de preuves ? Elles ne feraient qu'accentuer notre scepticisme. Il est plus beau de croire sans preuves qu'après de fragiles démonstrations. Plus notre croyance est absurde, plus elle témoigne de notre vertu morale.

Et alors les légendes, les fables, les mythes, s'amassent. La distinction entre le vrai et le faux, entre le vraisemblable et l'absurde, entre la raison et la folie, n'existe plus. Il n'y a plus d'invraisemblances, plus d'absurdités, plus de folies. Tout est sacré.

Minerve est sortie toute armée du front de Jupiter, que Vulcain, le forgeron, ébranla d'un énorme coup de marteau, Jupiter s'est changé en pluie d'or pour séduire Danaé, en taureau pour enlever Europe. Tous les matins Apollon attelle quatre chevaux à son char pour traîner le Soleil derrière lui. Noé assemble dans un immense vaisseau tous les animaux de la création. Ève a causé très intimement avec un serpent qui lui a fait manger une pomme. Balaam a entretenu une conversation de haute philosophie avec son ânesse, La femme de Loth fut muée en une statue de sel, comme la nymphe Daphné en un laurier rose, (ce qui est d'ailleurs plus poétique), Jonas, englouti par une baleine, y est resté trois jours et trois nuits. Samson, avec une seule mâchoire d'âne, a démoli trente mille Philistins. Contre Vichnou, mille fois mille anges se sont révoltés, et le pardon ne leur est accordé que si, pour se purifier, ils passent dans le corps de mille fois mille bêtes. Cerbère est le chien à trois têtes qui garde les enfers. Heureusement on peut l'apaiser en lui jetant de gros pains de farine. D'après les Grecs, Atlas soutient le monde sur ses épaules ; mais, d'après les Indiens, la Terre repose sur la carapace d'une tortue, à moins que ce ne soit sur le dos d'un éléphant (car les exégètes de l'Inde ne sont pas d'accord sur ce point) Daniel a conversé avec des lions affamés qui devaient la déchirer, et le feu n'avait pas prise sur lui ; plus heureux qu'Hercule, dévoré, quoique Dieu, par la tunique de Nessus et par la flamme du bûcher. Des milliers de lotus jaillissent du nombril de Vichnou. Brahma est sorti d'un œuf que le Seigneur avait couvé pendant trois milliards d'années. Bouddha est né d'une vierge, avant le Christ, et comme le Christ. Mahomet a été enlevé au ciel par la touffe de ses cheveux, et sur terre l'ange Gabriel lui apportait de là-haut, feuille par feuille, des épreuves manuscrites du Coran (avec un bon à tirer sans doute). Jéhovah a fait reculer la mer Rouge, et Josué arrêta le Soleil. Cinq petits pains se sont accrus en cinq mille petits pains et l'eau de Kana s'est changée en vin. Lazare, quoique mort et enseveli, a ressuscité le troisième jour. Jésus a chassé les démons dans un troupeau de cochons qui ont été immédiatement se noyer dans la rivière. Et toujours il y eut un Ange du mal, Satan, Ahriman, Belzébuth, ou Pluton, qui très vaillamment a lutté, soit au pugilat, soit à la boxe,

soit avec des armes de chevalerie, contre Dieu même. Mais, par bonheur, l'Ange mauvais a constamment, après de durs combats, fini par être vaincu.

Et je ne parle ici que des choses accomplies par les personnalités divines, car les serviteurs de la divinité, lévites, saints, fakirs, prophètes, bonzes, ont accompli bien d'autres prouesses plus singulières que celles de leurs patrons. Peut-être même seraient-ils aujourd'hui encore capables d'en perpétrer de nouvelles, si le scepticisme pervers de notre temps ne rendait chaque jour la divulgation d'un miracle plus difficile.

Les croyances enfantines engendrent des pratiques de même acabit. Les Romains et les Grecs consultaient les entrailles des victimes, ou le vol des oiseaux. La couleur, le volume et la forme du foie fournissaient des signes fatidiques qui révélaient l'avenir, et le peuple y croyait solidement, encore que les augures ne pussent se regarder sans rire. L'eau du baptême suffit à laver tous les péchés. Une hostie consacrée, c'est-à-dire un petit morceau de pâte sur lequel des paroles fatidiques ont été prononcées par un tonsuré, c'est le Dieu du ciel et de la terre... oui, vraiment, Dieu tout entier, corps, esprit et sang ; car, Dieu, dans ce cas, a du sang. Les morts, après la mort, entreront dans des paradis variés. Tantôt ils boiront des coupes d'hydromel ; tantôt ils jouiront d'almées plantureuses ; tantôt ils feront cortège avec des légions d'anges diaphanes, Trônes, Dominations, Gloires, munis de harpes sonores. Aussi bien tous les morts se réveilleront-ils dans la vallée de Josaphat au bruit d'un immense clairon retentissant, à moins qu'ils n'émigrent de bête en bête par une série de transformations successives, chenilles, crocodiles, éperviers, ânes et singes. Quant à Allah, il réserve toute sa bienveillance à ceux qui passeront un pont fragile suspendu au-dessus de l'abîme.

L'ensemble de ces religions auxquelles les hommes ont cru et croient encore, est tellement piteux, que tout individu doué de raison ne peut qu'en sourire. Mais il doit se contenter de sourire, et il serait très fou s'il essayait de combattre ces erreurs. À quoi bon ? Tous les croyants, c'est-à-dire ceux qu'aveugle une crédulité invraisemblable, ont leur opinion faite, et si bien faite, qu'aucune démonstration n'ébranlerait leur foi tenace. N'essayez pas de leur prouver que le nombre 1 n'est pas le nombre 3, que des lotus ne sortent pas d'un nombril, qu'une ânesse ne parle pas en hébreu à son maître, et que le Cocyte ne roule pas sept fois autour de la porte des enfers ! Vous perdriez votre peine ! Ne gaspillez pas votre temps et vos paroles ! Taisez-vous.

Mais au moins qu'en immolant leur raison les croyants ne nous parlent plus de leur raison. Qu'ils n'inventent pas de mornes théologies ! Qu'ils ne nous fabriquent pas de gros livres indigestes pour appuyer leur foi. Le chamelier de La Mecque, qui croit à Allah et à Mahomet son prophète, ne s'embarrasse pas de ces arguties scolastiques. Il dit tout simplement « Allah est Dieu et Mahomet est son prophète. » Voilà toute sa science. Et il frappe de son fouet ou de son couteau l'impie qui ne croit pas à Allah ni à Mahomet !...

Le chamelier de La Mecque est beaucoup plus sage, à lui tout seul, que tous les théologiens de l'Occident.

Je n'entrerai donc dans aucune discussion religieuse, de sorte que personne ne pourra me reprocher d'entamer la foi traditionnelle de mes grands-mères. Je me contenterai de signaler une statistique effrayante, bien douloureuse pour notre pauvre intellectualité humaine.

Depuis que le monde existe, il a vécu à peu près six cents milliards d'êtres humains. On peut admettre qu'il y eut, en chiffres ronds, cent milliards d'Hindous, cent milliards de Païens divers, cent milliards de Bouddhistes, cent milliards de Musulmans, cent milliards de Catholiques, et cent milliards de Protestants. Or cela fait, si je ne me trompe, six religions bien distinctes, et il n'est pas possible que toutes ces six religions soient vraies. Il y en a tout au moins cinq de fausses, sur les six.

Si donc, en mettant les choses au mieux, il en est une parmi les six qui soit véritable et authentique - tout est possible - il n'en demeure pas moins avéré, évident, incontestable, que les cinq autres sont fausses, et, par conséquent, que les cinq sixièmes de l'humanité ont mené pendant des siècles, et mènent encore aujourd'hui, une existence faussée à sa base par une affreuse et ridicule erreur. Les cinq sixièmes de l'humanité ont été et sont absolument stupides.

Voilà une démonstration dont la rigueur mathématique est impeccable.

## XIII. De quelques autres crédulités

---

[Retour à la table des matières](#)

Je suis bien trop respectueux d'une religion pour confondre avec elle la superstition qui souvent l'accompagne ; mais la dissociation est difficile. Quand Socrate, le sage des sages, au moment de mourir, recommande de sacrifier un coq à Esculape, de quel nom appeler ce scrupule ? Quand certains dévots catholiques représentent entouré de flammes le muscle cardiaque de Jésus-Christ, et qu'ils adorent le Sacré-Cœur, est-ce idolâtrie ou piété ? Les Perses, qui allumaient en faveur de Zoroastre de grands bûchers ; les Romains, qui examinaient avec angoisse le foie des volailles immolées ; les Napolitains, qui injurient la châsse de saint Janvier parce que le sang du Bienheureux ne se liquéfie pas assez vite ; les vieilles filles, qui implorent saint Antoine de Padoue pour qu'il leur fasse retrouver un chat égaré ! Faut-il classer ces délires à l'article religion ou à l'article superstition ?

Il me semble que plus haut je parlais, avec quelque mépris, du gris-gris des nègres. J'étais injuste. Car la moitié des Européens, hommes à peau blanche, aussi blanche que la mienne, ont des superstitions qui ne le cèdent nullement en ineptie à celle des hommes à peau noire.

Faut-il mentionner les amulettes, les talismans, les reliques, les signes de croix, les eaux bénites, les sachets consacrés ? À quoi bon ? Pourquoi chagriner et humilier les pauvres créatures qui vivent dans ces soulageantes illusions ? Les Mahométans ont la main de Fatima ; les Italiens ont le morceau de corail qui préserve du mauvais œil ; les paysans russes ont leurs icônes, misérables enluminures, devant lesquelles brûle toute la nuit une petite lampe. L'orteil de saint-Pierre à Rome est usé par la lèvre des pèlerins. Ils trouvent quelque consolation à ces enfantillages : je ne crois pas qu'ils en soient à plaindre.

Le christianisme n'a fait que modifier toutes les histoires païennes de fées, d'enchanteurs, de sorciers. Les saints ont pris la place des druides. On croit aux farfadets, aux loups-garous, aux Kobols, aux Ondines. Que sais-je ? On admet tout, plutôt que la géométrie. Dieu est géomètre, avait pourtant dit Platon.

Le bon peuple croit aux somnambules, aux devineresses, au marc de café, aux tireuses de cartes, à la chiromancie, à un tas de fariboles. Le public de 1919 n'est pas plus éclairé que le public de 1619, qui admettait le sabbat, les sorcières, les incubes, la magie, l'astrologie, l'alchimie. Sans doute on ne brûle plus, comme en 1619, les sorcières et les magiciens : mais on leur paye des consultations. C'est le même aveuglement ; la même absence de jugement.

Et pourtant tout homme s' imagine qu'il est doué de raison.

## XIV. Encore les crédulités

---

[Retour à la table des matières](#)

C'est surtout en étudiant l'histoire des sciences qu'on voit briller en tout son éclat notre absolu défaut d'esprit scientifique. L'évolution des sciences n'est qu'un long tissu de crédulités ; et vraiment, même à côté des erreurs religieuses, les erreurs scientifiques ne font pas trop mauvaise figure.

La méthode est différente ; le résultat est à peu près le même. Les théologiens procèdent par la foi, les savants par le raisonnement. Or, ni les uns, ni les autres, malgré leurs naïves prétentions, n'ont pu résoudre les énigmes du monde.

*Les Énigmes du monde !* N'est-ce pas de nos jours qu'un savant honorable, un Allemand, a osé, sans rire, composer un livre sur les sept énigmes du monde. Sept énigmes à l'univers, comme il y a sept jours à la semaine, au chandelier sacré sept branches ; et à la création sept phases. Sept énigmes à l'univers ! Pourquoi pas dix ou douze ? ou mille ? ou un milliard ? Je pencherais plutôt à croire qu'il y a mille milliards d'énigmes.

Aucune de ces énigmes n'a été résolue. Et peut-être aucune ne le sera-t-elle jamais !

Triste, très triste, mais douloureusement probable !

Pourtant, comme le doute n'est pas un mol oreiller, les pauvres hommes se sont fait des idées, qu'ils disent scientifiques, sur les choses et les êtres.

Ils avaient imaginé que la Terre, leur habitacle, était un grand plateau suspendu dans l'espace !

Or, puisque c'est un plateau, quand on arrive à ses bords, on doit ne rencontrer que le vide. Dans un vieux livre français du XVI<sup>e</sup> siècle, le frontispice représente un pèlerin qui a atteint l'extrémité de l'Univers. Il veut essayer de regarder au-dessous, mais la demi-sphère céleste, appliquée sur la terre, le force à se coucher sur le sol et à baisser la tête.

Avant Christophe Colomb personne n'avait supposé que la terre était ronde comme une boule et qu'on peut en faire le tour en marchant droit devant soi.

Thalès savait, il est vrai, que le soleil était très grand, mais il ajoutait : *au moins aussi grand que le Péloponnèse.*

Pendant vingt siècles on a admis qu'il y a quatre éléments ; le feu, l'air, la terre et l'eau. Et les hommes ont attendu jusqu'à Lavoisier pour comprendre que ni le feu, ni l'air, ni la terre, ni l'eau, ne sont des éléments. On croyait aussi qu'il y a quatre humeurs dans le corps : le sang, la bile, l'atrabile et la pituite ; personne n'ayant d'ailleurs jamais vu ou touché l'atrabile et la pituite.

Jusqu'à Franklin, la foudre était restée un des mythes terrifiants de la nature. Jusqu'à Galvani, on ignorait la force électrique. La boussole et l'aimant n'ont été connus qu'au Moyen Âge. De nos jours, malgré Ampère, malgré Faraday, malgré Hertz, malgré Maxwell, nous ne savons de l'électricité que quelques-uns de ses effets. Nous en usons tant bien que mal, mais quant à comprendre !!... Il faut une foi aussi robuste que celle du chamelier de la Mecque pour être persuadé que dans mille ans notre *théorie des ions* ne sera pas considérée comme un tissu d'enfantillages.

Avant Pasteur, que savait-on sur l'origine des maladies ?

Van Helmont raconte qu'en mettant une chemise sale dans un pot de terre on fait naître des souris. Paracelse savait que les pierres ont un pouvoir magnétique, ou magique, qui dirige chaque destinée humaine. Ambroise Paré avait de ses propres yeux vu des diables. Et les médecins du XVI<sup>e</sup> siècle racontent doctement les évolutions et les contorsions des démons, qu'ils regardaient, pendant les exorcismes, sortir en virant et en gambadant du corps des possédés.

Quel recueil comique, - et péniblement comique - on pourrait faire en reproduisant toutes les sottises admises par les plus grands savants et professées solennellement dans les Universités. En ouvrant au hasard un livre de Pline, ou d'Aristote, ou de Galien, ou de Descartes, ou de Galilée, ou de Leibniz, c'est-à-dire des plus grands parmi les plus grands, on demeure horrifié devant leurs ignorances et surtout devant leurs crédulités.

Si les maîtres de la pensée humaine déraisonnaient ainsi, alors qu'advenait-il de la foule ignare, du menu fretin parmi les hommes ? Hé ! bon Dieu ! ce n'est ni bien difficile à

supposer, ni bien long à dire. Ils n'avaient rien compris à rien, et cependant ils croyaient avoir tout compris à tout.

Ô nos pauvres ancêtres !

Ne les raillons pas cependant, car dans un millier d'années, plus tôt peut-être, nos théories en chimie, en physique, en astronomie, en médecine, seront si démodées qu'on n'en parlera plus que pour s'en moquer. Et si quelque éminent professeur de ces temps futurs lit un fragment d'un de nos livres devant ses élèves, ce sera pour faire rire l'auditoire. De même nous amusons nos élèves en leur racontant que les médecins d'il y a quatre-vingts ans faisaient dans le cours de quelques mois deux cents saignées à un seul individu, et que les chirurgiens d'il y a cinquante ans, avant d'opérer, essuyaient leurs instruments sur leur tablier de dissection.

Ce que les savants enseignaient en 1619, le peuple y croyait dur comme fer, de même qu'il croit en 1919, dur comme fer, à ce qu'enseignent les savants de 1919.

Au fond, peuple et savants n'ont guère que la même âme, et une âme bien singulière. Pour admettre une sottise, pour la consigner gravement dans leurs livres, pour la répandre dans leurs journaux, pour la commenter dans leurs discours, dans leurs conférences, et dans leurs conversations, ils ne demandent ni démonstrations exactes, ni preuves rigoureuses. Il suffit que ce soit une opinion bien ancienne, bien classique. C'est assez ! Ah ! Certes non ! Ils ne sont pas exigeants.

Mais qu'on leur apporte, appuyé de preuves nombreuses, un fait nouveau, vraisemblable ou invraisemblable, aussitôt tout un monde d'objections s'élève. C'est un bouillonnement d'indignations ou de sophismes.

Par sa résistance têtue à tous les arguments et à toutes les preuves, le scepticisme aveugle marche de pair avec la crédulité aveugle, de sorte qu'on ne sait vraiment ce qui est plus stupide - croire sans aucune preuve, ou ne croire à aucune preuve.

Harvey, dans son incomparable livre sur la circulation du sang, raconte quelque part qu'il a entendu le cœur battre dans la poitrine. Un médecin italien lui dit : « Illusion ! Illusion profonde ! À Londres peut-être le cœur en se contractant fait-il du bruit, mais à Venise, nous n'entendons rien de semblable ! »

Bernard de Palissy, Buffon, et d'autres naturalistes constatent qu'il y a des coquilles fossiles dans les gisements de certaines montagnes. Voltaire, le merveilleux, le spirituel Voltaire, prétend que ces débris ont été apportés par des pèlerins qui, venant de Terre-Sainte, à leur retour, ont jeté des coquilles sur le sol !

Soyons modestes. Nos grands-pères nous paraissent ridicules. Eh bien ! Et nous ? Comment serons-nous jugés par nos petits-fils ? Nous ne sommes pas d'autre farine que nos devanciers.

Il est maintes théories contemporaines, dites scientifiques, absurdes pourtant, auxquelles nous sommes asservis, et maintes autres théories, dites hérétiques, auxquelles, malgré des preuves éclatantes, nous ne voulons pas croire. Cependant que de faits nous

ont totalement échappé ! Que de théories grandioses dont nous ne soupçonnons rien ! Elles seront vraies un jour, ces théories, au moins pour un temps. Mais si aujourd'hui nous venions à les connaître, elles nous combleraient de stupeur.

## XV. Le libre échange

---

[Retour à la table des matières](#)

Malgré leurs formidables divagations, les hommes auraient pu tout de même établir un régime d'échanges qui leur eût permis de profiter tant soit peu des fruits de la terre, ou des œuvres de leur industrie.

Mais, pour le commerce et les échanges - plus que pour le reste, si possible - les hommes sont dépourvus du bon sens le plus élémentaire. Et ce qui est grave, c'est que l'aberration n'est pas seulement l'apanage des ignorants et des imbéciles, mais qu'elle triomphe avec éclat chez les chefs, les conducteurs d'hommes, les soi-disant intellectuels, qui, en ces matières, délirent avec solennité, solidité, et stupidité.

Dans certains pays, il y a des mines de charbon ; dans d'autres, des mines de fer, ou de cuivre, ou de plomb ; certaines contrées sont couvertes de grands bois ; d'autres sont entourées de mers poissonneuses ; d'autres offrent de magnifiques pâturages qui nourrissent de nombreux troupeaux. Selon le sol et le climat, telles régions sont aptes à la culture des betteraves, ou du blé, ou du riz, ou du raisin, ou des olives, ou des dattes, ou des bananes, ou du café, ou du thé, ou du colza, ou du lin, ou du coton. Il est des nations où l'industrie est florissante ; d'autres qui sont exclusivement agricoles.

Tout individu, même de moyenne intelligence, en conclurait simplement ceci : c'est qu'il convient de laisser aux pays houillers la tâche de produire de la houille, et aux pays à

pâturages le soin d'élever des bestiaux. Les terres aptes à la culture de la vigne devront produire du raisin, et il faut abandonner la culture des bananes aux climats où poussent les bananes.

Mais cette conclusion serait beaucoup trop rationnelle. Alors on a inventé autre chose.

Et, en effet, un pays quelconque, pourvu qu'il soit de quelque étendue, et que le climat ne soit pas trop rude, peut fournir un peu de charbon, un peu de pâturages, un peu de raisin, un peu de betteraves, un peu de blé. À la vérité le charbon est rare, le raisin mûrit à peine, le blé est grêle. Il n'importe : les indigènes disent : « Il faut avant tout protéger nos industries nationales. » Et alors, pour vendre à plus haut prix charbons nationaux, blés nationaux, et vins nationaux, ils mettent des droits d'entrée prohibiteurs aux charbons, aux blés, aux vins, qui pourraient venir du dehors.

Le pays qui ne possède que de médiocres mines à mauvais charbon, d'extraction coûteuse, dit aux pays qui produisent de l'excellent charbon en abondance ! « Vous pourriez nous envoyer du charbon à 40 francs, mais alors nos charbonniers seraient ruinés ! Or nous ne voulons pas qu'ils soient ruinés. Comme ils ne peuvent produire du charbon, même détestable, qu'à 50 francs, nous chargerons votre beau charbon d'un droit de 20 francs, pour que, dans notre commerce intérieur, on n'ait à choisir qu'entre le vilain charbon (national) à 50 francs et le beau charbon (étranger) à 60 francs. »

Ainsi chaque citoyen du pays à mauvais charbon a l'incomparable avantage de dépenser 50 francs pour avoir du mauvais charbon, alors qu'il eût pu acheter un excellent charbon à 40 francs.

Grâce à cette ingénieuse disposition, toutes les industries sont grevées d'un poids mort qui les écrase ; car tous les transports, toute la navigation, toutes les exploitations industrielles, toutes les usines électriques, forcées de payer un droit écrasant, ne peuvent plus travailler qu'en d'exécrables conditions. La vie renchérit partout. Le pays protégé est mis, grâce à cette protection, hors d'état de lutter contre les pays voisins.

*On a décrété son infériorité industrielle.*

À cette détresse générale, il est pourtant une magnifique compensation. C'est que les producteurs du mauvais charbon national réalisent d'énormes fortunes. La protection leur profite terriblement. Aussi poussent-ils des cris effroyables, des hurlements de désespoir et de colère, dès qu'on ose parler d'une diminution des droits. Alors aussitôt, pour les apaiser, on les protège, sans comprendre que les protéger, c'est certainement les enrichir, mais c'est bien plus certainement encore appauvrir tout le pays.

Même il est appauvri, ce malheureux pays, bien plus qu'on ne se l'imaginerait tout d'abord. En effet le peuple qui produit beaucoup de charbon n'est pas satisfait. Il cherche des représailles, et il en trouve : « Ah ! vous imposez mes charbons !... eh bien ! je vais imposer vos vins ! »

Et voilà comment, par un mécanisme très simple, qui fait le malheur de deux peuples, en même temps que la joie de quelques industriels et de quelques viticulteurs, les gens du pays A payent leur vin trop cher et les gens du pays B leur charbon trop cher. La

consommation diminue, le bien-être décroît. A exporte moins de charbon ; et B exporte moins de vin. Tout est bien ; les peuples pâttissent, mais les propriétaires de mines et les gros marchands de vins sont enchantés.

Répétez cette histoire du charbon et du raisin pour les laines, les huiles, les sucres, les blés, les fers, le cuivre, et vous aurez une juste idée de la protection. Chaque pays protecteur, pour favoriser la vente de ses mauvaises laines, de ses mauvaises huiles, de ses mauvais blés, de son mauvais fer, surcharge à l'entrée les laines, les huiles, les blés, les fers provenant des autres pays ; de sorte que les habitants de ces pays où il y a mauvaises laines, mauvaises huiles, mauvais blés, mauvais fer, ne peuvent se procurer laines, et huiles, et fer, qu'en les payant à des prix exorbitants.

Oh ! que cette protection est cruellement bienfaisante ! Heureux ! trois fois heureux, les peuples qui ne sont pas protégés !

Toute protection est un précieux encouragement à la routine. Un industriel, si la protection le garantit contre l'invasion de marchandises étrangères, ne va pas être assez fou pour renouveler son outillage, perfectionner ses techniques, et intensifier sa production ! À quoi bon ? Pourquoi se donner cette inutile peine ? Pourquoi se livrer à des dépenses superflues ? Il n'a rien à craindre ; la France entière le défend. Elle charge d'un droit de 20 % tous les produits étrangers. Il peut donc travailler 20 % plus mal.

La protection est une prime à la malfaçon. La protection est un stimulant à la paresse. La protection est un secours à l'incurie. La protection favorise un citoyen pour en incommoder dix mille.

Imaginons qu'un ingénieur horticulteur ait construit chez nous, à très grands frais, une serre chaude où il cultive des ananas. Chaque ananas lui coûtera environ 19 francs. Il ne peut pas les vendre à moindre prix ; car il y perdrait. Et alors il dit à son gouvernement : « Protège-moi. Protège une industrie nationale. J'ai dans mes vastes serres deux cents ouvriers qui mourraient de faim si je ne réussissais pas à vendre mes ananas 20 francs. Que deviendraient-ils, si tu n'imposais pas de 19 fr. 50 chaque ananas venant du Brésil, car là-bas les ananas poussent en pleine terre, on peut les vendre 25 centimes, et ils sont bien meilleurs que les miens. Mais tu ne peux te désintéresser des miens, qui sont des ananas nationaux. »

Si les doléances de cet astucieux individu étaient écoutées, on imposerait de 19,50 tous les ananas, de sorte qu'il ne serait plus permis à un Français d'avoir un ananas au-dessous de 20 francs.

Les hommes ont horreur de la logique : c'est leur bête noire. S'ils étaient logiques, ils établiraient ce dilemme : « Ou l'industrie nationale fait mieux que l'industrie étrangère ; ou elle fait moins bien. Si elle fait mieux, pourquoi la protéger, puisque son succès est assuré ! Si elle fait moins bien, pourquoi l'encourager à mal faire ? »

Je suppose qu'on fabrique à Milan pour 2 500 francs des pianos aussi bons (ni plus, ni moins) que les pianos français vendus 3 000 fr. Pourquoi imposer, à tous les Français qui voudront jouer du piano, une amende de 500 francs due uniquement à l'incapacité ? Faut-il

rendre tous les Français victimes de l'impuissance de leurs compatriotes ? Pour enrichir mille personnes qui font mal les pianos, on va grever le budget de deux cent mille personnes innocentes.

Entourer un pays d'une barrière protectrice, c'est le faire vivre dans un milieu artificiel et favoriser sa paresse. Si l'on veut être utile à ses compatriotes, qu'on les stimule à bien faire, au lieu de les stimuler à être médiocres. Qu'on protège les consommateurs ! Ce sera plus intéressant que de protéger les producteurs ; car il y a mille consommateurs pour un producteur. Or les producteurs qui ne peuvent prospérer qu'à la condition d'être protégés contre des concurrents plus habiles, ces producteurs là ne méritent pas qu'on prenne leur défense.

Voici l'idée élémentaire que je suggère aux intellectuels de la protection ; c'est de laisser chaque peuple produire avec intensité ce qu'il est le plus apte à produire. Tant pis pour les pays à sol pauvre : (ce n'est pas le cas de la France.) Tant pis pour les populations maladroites et peu intelligentes : (ce n'est pas le cas de la France.) Tant pis pour les paresseux et les incapables : J'aime à croire qu'il ne s'agit pas des Français.)

Demander la protection, c'est faire solennellement aveu d'impuissance.

Sans la protection les prix de toutes les denrées seraient réels et non factices. Surtout la vie serait à bon marché. Chaque pays produirait ce qu'il est le plus apte à produire. On ne verrait pas l'Allemagne faire du vin de Champagne ; Namur, du raisin ; la France, des moutons ; l'Italie, du sucre.

C'est très simple. Et pourtant, je ne suis pas assez naïf pour croire qu'on va m'entendre. On ne me lira même pas. Il ne m'en chaut guère. Écrire pour complaire aux préjugés publics, c'est le dernier des métiers.

De fait, l'intérêt du *plus petit nombre* est la loi qui gouverne les sociétés.

On dit quelquefois – mais c'est sans doute par ironie – que c'est l'intérêt du plus grand nombre qui domine tout. Hélas ! jamais, au grand jamais, l'intérêt des masses ne l'emporte sur l'intérêt de quelques privilégiés.

Chaque individu, en effet, a une ambition qu'il déguise à peine ; c'est de se faire classer parmi les privilégiés. Comme c'est charmant, comme c'est commode, comme c'est élégant, de pouvoir, grâce au mirifique privilège d'un simple décret douanier, anéantir toute concurrence.

Quelles délices que de s'endormir, comme en un gros fromage, dans la sécurité d'un monopole protecteur !

« Tuez-nous la concurrence » : c'est le mot d'ordre de tous les commerçants.

Ils savent sans doute que la concurrence, c'est le progrès. Mais que leur importe le progrès ?

Allons plus loin. Essayons de pénétrer le tréfonds de la pensée humaine. Toute la conduite des hommes relève de cette même idée, c'est qu'il faut se séparer au lieu de s'unir ; se combattre, au lieu de s'aider ; lutter individu contre individu, famille contre famille, nation contre nation. Ils ont, ces pauvres hommes, des ennemis communs, ennemis acharnés dont la rage ne se lasse pas ; les parasites, microbiens et autres, c'est-à-dire les maladies ; les climats, c'est-à-dire l'extrême froid et l'extrême chaleur. Il leur faut des abris, des vêtements, des aliments. Ils ont des vices, des vices très chéris qui ne peuvent être satisfaits qu'à force de travail. Mais non ! avant tout il s'agit de s'organiser en groupes humains distincts, vastes ou étroits, qui tâcheront de ne se pas connaître et qui mettront toute leur industrie à se nuire.

L'étranger, c'est l'ennemi. Tel est le mot d'ordre universel.

Robinson Crusoé vivait heureux dans son île. Il avait son parasol, son chien, sa cabane. Un jour, il aperçoit sur le sable la trace d'un pied humain. Et aussitôt la terreur le prend... « Quoi ! un homme, un homme, ici, dans mon île ! Alors je suis perdu !... »

L'état d'âme de Robinson Crusoé est l'état d'âme de tous les humains.

## XVI. Les forêts

---

[Retour à la table des matières](#)

La Terre, notre petite planète, malgré sa boue et ses brouillards, n'est pas sans parures.

Les plus charmantes sont les grandes forêts dont les arbres magnifiques couvrent les flancs et les crêtes des montagnes, tapissent les vallées fertiles, s'étendent le long des fleuves.

Elles sont diverses selon les régions. Au Nord, les sapins, les bouleaux qui, en dépit des froids rigoureux, dressent leurs formes élancées sous la neige. Dans les climats plus doux, les chênes majestueux, les ormes, les châtaigniers ; plus loin, quand la température s'élève, voici les palmiers, les baobabs, les caoutchoucs, les eucalyptus, les cocotiers.

Les forêts abritent des oiseaux, délicieux par leurs formes, leurs couleurs, leurs chants. La vie frémit, intense, sous leur voûte protectrice.

Les arbres sont la poésie de la terre.

Mais ils sont bien plus encore. Ils rendent la terre habitable. Grâce à eux, les montagnes ne sont pas des rochers stériles, les plaines ne sont pas des steppes monotones, les vallées ne sont pas des marécages fangeux. Ils purifient l'atmosphère, versant des flots d'oxygène, c'est-à-dire d'air vital.

Les forêts ont une autre fonction encore. Tous les êtres qui vivent à la surface de la terre ont besoin d'eau. Or l'eau ne nous est accordée par le dispensateur souverain qu'avec une pénible irrégularité. Tantôt, pendant deux ou trois mois, elle tombe avec une telle abondance que tout est inondé. Les fleuves débordent ; d'immenses nappes d'eau couvrent au loin les campagnes... Tantôt les pluies cessent, et pendant deux mois, trois mois, parfois une année, parfois même plusieurs années, nulle pluie. Alors le sol, brûlé par un ardent soleil, se dessèche, et toutes les plantes meurent. Les animaux sont forcés d'émigrer ; car l'eau est, autant que l'oxygène et le carbone, nécessaire à leur vie.

Dans les pays dénudés qui n'ont pas d'arbres, le fléau sécheresse succède au fléau inondation. Mais, si de vastes forêts s'étendent sur les coteaux et les collines, couvrant de larges surfaces, l'inondation n'est presque plus à craindre ; les racines fixées aux divers niveaux du sol retiennent les feuilles mortes ; les pierres s'entourent de mousses ; de petits arbrisseaux s'agrippent de toutes parts aux roches ; un tapis végétal couvre le sol, et ce feutrage de branchages, de feuilles et de racines fait que l'eau s'écoule difficilement. Elle se divise en ruisselets minuscules qui serpentent partout, goutte à goutte. L'eau de la grande pluie, au lieu de se précipiter soudain en un torrent qui dévaste tout, est précieusement conservée par la forêt ; et lentement, minute par minute, heure par heure, jour par jour, mois par mois, distribuée aux plaines dont elle tempère l'aridité, de sorte que, dans les heureux pays où croissent les grandes forêts, il n'y a pas plus de sécheresse que d'inondation.

Ces deux calamités ne peuvent être conjurées que s'il y a des arbres.

Ce ne sont pas des vérités imprévues. Je ne dépasse pas le niveau des notions prodigieusement vulgaires enseignées dans les écoles primaires. Certes... Mais alors ?

Pourquoi, connaissant si bien les dégâts d'un déboisement intensif, les hommes s'acharnent-ils sur nos pauvres forêts ? Les vieux arbres séculaires sont arrachés, sciés, transportés, débités ; ils font des papiers, des bûches, des planches. La Terre perd son plus exquis décor. Les montagnes deviennent des escarpements nus que les pluies et les orages effritent. Le lit des fleuves roule des alluvions, et leurs embouchures forment de grands estuaires vaseux, inabordables aux vaisseaux, où les immondices humains se mélangent aux débris des montagnes ravagées.

Encore quelque cent ans, il n'y aura plus de forêts en Europe. Déjà, dans les steppes sibériennes, au Canada et aux bords de l'Amazone, l'anéantissement des grandes forêts qui existaient encore a commencé. Si l'homme était un peu moins fou, il protégerait ses grands arbres, si harmonieux, si élégants, qui sont ses meilleurs amis ; mais il les traite comme des personnages hostiles. Il leur envoie ses chèvres, animal malfaisant entre tous, qui ronge les jeunes pousses et sème la ruine partout où il passe : ses bûcherons, ses industriels qui, pour un maigre profit, saccagent nos antiques forêts et condamnent les grandes régions voisines à l'infertilité. Un moment viendra, Où le globe rasé, sans barbe ni cheveux, Comme un grand potiron, roulera dans les cieus.

Qui donc aura le courage de protéger nos vieux chers arbres contre la dent des chèvres et la hache des industriels ?

## XVII.

# Les animaux

---

[Retour à la table des matières](#)

L'ingratitude de l'homme pour les animaux est plus cruelle encore que pour les arbres. Même, le terme ingratitude n'est pas tout à fait exact. Je devrais dire imprévoyance, cruauté, et stupidité toujours.

À vrai dire le mot qui convient le mieux ici est un mot allemand, mot qui répond sans doute, puisqu'il règne dans la langue allemande, à l'esprit allemand . la *Schadenfreude*, c'est-à-dire la joie de faire du mal. Heureusement ce substantif n'a pas d'équivalent dans notre langue française.

Quoique la *Schadenfreude* soit un mot allemand, je n'aurais garde de la croire réservée à tel ou tel peuple. Chez tous les hommes, même ceux qui ne sont pas des Allemands, à des degrés divers se retrouve l'amour du mal, le plaisir de la destruction, l'acharnement brutal contre des êtres innocents et inoffensifs.

En Espagne, la grande passion, qui est dévoratrice, qui absorbe tout, qui fait taire toutes les querelles, politiques, sociales, religieuses, familiales, ce sont les *corrida de toros*. Un taureau, élevé à grands frais pour ce jour de fête, est amené dans l'arène. Alors,

entouré de lâches ennemis dont les armes sont irrésistibles, il va donner le long spectacle de sa souffrance et de sa mort, mort dramatique qui réjouit et enflamme tout un peuple. D'abord il se refuse, magnanime, au combat, mais l'homme ne lui permet pas d'être magnanime. Il est harcelé par des piqûres qui font couler son sang et l'animent d'une juste colère. On amène contre lui des chevaux qu'il éventre. La lutte inégale continue, jusqu'à ce que sanglant, harassé, il tombe, jetant un regard d'angoisse sur ses bourreaux.

Enfin le sacrificateur arrive, bien protégé par un cortège imposant de *banderilleros*, et, quand la pauvre bête n'a plus qu'un reste de vie, le toréador l'achève. Alors le délire de la foule ne se contient plus. Elle hurle, elle trépigne... Cette agonie d'un noble animal est le plus glorieux plaisir qu'elle ait inventé.

Dans d'autres pays on lance contre un cerf, ce coureur gracieux, qui fut jadis l'ornement de nos forêts, une troupe de chiens avides. Des dames en grande parure, des seigneurs habillés en rouge, mènent la chasse. Quelle joie, quand, épuisé par sa course effrénée, trépidant d'angoisse, de fatigue, de frayeur, le malheureux être est saisi par la meute féroce qui le dévore tout vivant ! ... Et c'est un insigne honneur que de pouvoir alors lui donner, sans danger, le coup mortel !

Ailleurs encore ce sont des pigeons, ces êtres aux instincts mystérieux et profonds, si jolis, si tendres... On les fait tomber sous les coups des chasseurs – chasseurs ou assassins – et les pauvres oiseaux vont par douzaines, à quelque cent mètres du champ de tir, déplumés, avilis, sanglants, expier, par une agonie cruelle, la gloire d'avoir été pris pour cible par l'homme.

Il est vrai que l'homme pourrait adopter d'autres cibles, aussi aptes à prouver son adresse, des boules de verre projetées par un appareil automatique ! Mais ces boules de verre ne sont pas en vie ! Un pigeon vivant ! un être à tuer ! c'est bien plus amusant !

Dans toutes les campagnes, les indigènes, femmes, vieillards, enfants, s'acharnent contre les petits oiseaux.

Pour les perdre, il n'est point de ressort qu'ils n'inventent.

Pièges, trappes, filets, glus, postes à feu. Or ces petits oiseaux, c'est une minuscule bouchée de viande. Il faudrait trois douzaines de ces bestioles pour satisfaire l'appétit d'un mangeur médiocre. Au point de vue alimentaire, c'est moins que rien. Et, pour cette parcelle de repas, tous les campagnards de tous les pays sacrifient par milliers les êtres les plus charmants de la Nature, fauvettes, becs-figues, pinsons, bergeronnettes, ortolans, verdiers, roitelets, rossignols, dont les chants ailés nous pourraient ravir si nous n'étions pas des sauvages. Quelle inexpiable sottise que de tordre le cou à ces petits êtres joyeux, peu farouches, qui nous suivent d'un œil spirituel et amical quand nous passons dans la forêt ; qui sautent de branche en branche, en jouant devant nous ; qui détruisent la vermine et les animaux nuisibles, qui jettent leurs couleurs et leurs chansons dans notre vie fastidieuse.

Les enfants lancent des pierres contre les nids et grimpent sur les arbres pour les détruire. Le plus pauvre paysan a un fusil pour les tuer ; chaque villageois leur dresse des collets. En certains pays on pousse la cruauté jusqu'à crever les yeux d'un oisillon captif

pour qu'il chante à tue-tête et attire par son chant ses frères vers la glu perfide. Quelle joie que d'avoir par une belle matinée d'automne entassé dans un sac une demi-douzaine de ces adorables petites victimes ! Ce n'est pas pour s'être procuré un insuffisant repas, c'est parce qu'on a laissé plein cours à l'amour de la destruction. La *Schadenfreude* s'est donné libre carrière.

On a essayé d'enrayer ces inutiles tueries.

À quoi bon ? Que peut valoir un arrêté préfectoral contre la *Schadenfreude* ?

Il y avait, jadis, dans l'Amérique du Nord, de magnifiques troupeaux de bisons. La chasse en était passionnante, car elle donnait l'apparence du danger, ce qui est délicieux. Et alors, contre ces malheureux bisons, l'homme, pourvu d'armes toutes-puissantes, a organisé des battues si meurtrières que les bisons ont disparu.

De même ont été anéanties dans les mers glacées des Pôles les baleines. De même, sur les rives du Pacifique, ces innocentes légions de phoques dont un tel carnage a été fait que les gouvernements ont cru nécessaire – mais trop tard – d'intervenir. Le mal est fait. Les phoques vont disparaître.

Et voilà comment, grâce à la fureur destructive de l'homme, périssent de belles espèces animales !

Une espèce animale qui s'éteint ! Quel sacrilège !

Nulle force, ni humaine, ni divine, ne pourra plus la faire reparaître. C'est fini, à tout jamais fini !

Aussi bien pouvons-nous prévoir que bientôt l'homme aura réussi à anéantir la plupart des admirables formes vivantes qui décoraient la terre. Cupidité et stupidité tout ensemble ! car, ainsi que l'avare qui tua la poule aux oeufs d'or, l'homme se sera par son imprévoyance ruiné sans espoir.

L'avenir que l'homme se prépare ainsi est peu récréatif, peu élégant. En fait d'animaux vivants, à part les insectes malfaisants qui continueront à pulluler, nous ne connaissons plus que les espèces domestiques, chats, chiens, chevaux, ânes, vaches, moutons, chèvres, porcs, poules, cygnes, pintades, canards, oies, dindons. La vue et l'odorat pourront largement se satisfaire dans ces chenils, ces écuries, ces bergeries, ces étables immenses. Peut-être, pour le plaisir de la chasse, laissera-t-on survivre quelques perdreaux, quelques lapins, quelques chevreuils, quelques lièvres. Mais ce sera encore de l'élevage ; car les faisans et les perdreaux sont devenus des animaux de poulailler.

Alors les traités de zoologie ne seront plus que des traités de paléontologie. Si, comme cela est possible, les bombardements ne détruisent pas tous nos Musées d'histoire naturelle et toutes nos galeries zoologiques, on connaîtra encore, mais seulement par des spécimens rongés de vermine, ou par des squelettes, les singes, les éléphants, les girafes, les ours, les antilopes, les zèbres, les phoques, les autruches, les kangourous, les castors, les perroquets... On les aura, pourchassés si bien qu'il n'en restera plus un seul en vie.

Partout l'homme apporte la mort. Il arrive au Pôle, dans les régions les plus inhospitalières du globe, et il y trouve des colonies de pingouins, étranges animaux qui résistent à ces climats terribles. Mais, si l'homme continue à vouloir visiter les pôles, les colonies de pingouins, demain, n'existeront plus qu'en photographies pour les cinémas.

Sur quelque point de la planète qu'il mette le pied, l'homme se met à détruire, avec un acharnement obstiné, tout ce qui est vivant. Il tue sans cause et sans excuse. Tout l'atavisme de la brute qui est en lui se réveille. Et il tue. Il tue toujours. Que l'animal soit beau, élégant, doux, peu lui importe ! C'est vivant ! Tuons d'abord. Et il tue !

Joseph de Maistre a trouvé admirable cet instinct de l'homme.

Et comme l'espèce humaine est plus forte et plus nombreuse, la résistance des espèces animales est impossible. Elles fuient devant l'homme, mais l'homme les traque dans leurs plus sûres retraites. Par le fer et le feu, comme par la ruse et le poison, il détruit tout. Chaque individu humain semble s'être donné un devoir, un devoir inepte et cruel, d'anéantir quelques animaux de plus. N'est-il pas Roi dans la création ? Et la caractéristique de la royauté n'est-elle pas de faire preuve de sa force, d'imposer sa domination et sa paix, *pax humana*.

*Ubi solitudinem facit, pacem appellat.*

Assurément je ne pousse pas le respect des formes animales jusqu'à pleurer la fin des bêtes nuisibles. Le loup disparaît de l'Europe, et c'est bien. En Afrique, comme l'aigle, comme le vautour, le lion se fait de plus en plus rare. Le crocodile, le caïman, l'hippopotame, le rhinocéros, reculent devant nos carabines, et bientôt ils ne seront plus représentés que par quelques spécimens que les jardins zoologiques se disputeront à prix d'or. Soit ! Je ne m'attristerai pas sur le départ de ces êtres malfaisants. Mais on ne m'empêchera pas de regretter l'ours, cet animal sagace, rusé, curieux, intelligent, rarement carnivore. Je regretterai même les singes, spécialement les singes anthropoïdes, le doux et mélancolique orang, le chimpanzé, agile et spirituel, (si proche de l'espèce humaine), voire le gorille féroce, devenu si rare aujourd'hui qu'il n'en reste peut-être plus une douzaine d'exemplaires vivants. Je regretterai surtout l'éléphant, dont la merveilleuse intelligence n'est dépassée – et encore n'est-ce pas bien sûr – que par celle de l'homme stupide.

Si réellement l'homme voulait justifier sa royauté, il devrait s'attaquer uniquement aux êtres qui lui portent dommage. Il exercerait sa science de chasseur et de trappeur contre les tigres qui dévastent l'Inde ; contre les serpents venimeux qu'il n'a pas pu faire disparaître encore, même dans une petite île comme la Martinique. Il s'acharnerait surtout contre les insectes perfides, tels que les mouches et les moustiques propagateurs de maladies ; contre les parasites microbiens qui infectent la vie des animaux et des végétaux. Mais allez donc parler de microbes à un chasseur. Il vous rira au nez. Il y a gloire et profit à tuer une baleine, un éléphant, une autruche, voire une perdrix ou une alouette. C'est bien plus beau que d'empêcher la pullulation de mille milliards de microbes infectieux.

D'ailleurs – je l'ai déjà dit et le répéterai encore – je ne suis nullement un apôtre. Je ne tiens pas à faire des prosélytes. Mon aveuglement ne va pas jusqu'à croire que

l'indignation sert à quelque chose. Au contraire, je suis solidement convaincu qu'on ne détournera pas le cours de la fureur humaine déchaînée.

Féroce et bête, irrésistiblement bête et féroce, hantée par la soif de la destruction, l'espèce humaine fera le vide autour d'elle. Certes elle finira par régner, mais ce sera sans prestige, sur un globe pelé, dont les champs de betteraves, les carrés de choux, les porcheries et les poulaillers seront l'unique agrément.

# XVIII.

## Les modes - les bijoux

---

[Retour à la table des matières](#)

Je vais au hasard, sans ordre, mais non pas sans but. Car je cherche vainement jusqu'ici à trouver une idée juste ou féconde, méthodiquement poursuivie, conforme à ce que les philosophes ont appelé parfois le progrès humain. Ce n'est pas ma faute si je n'ai rencontré jusqu'ici qu'incohérence et impuissance.

Dans les grandes, comme dans les petites choses ! Or je ne parlerai dans ce court chapitre que des toutes petites choses, c'est-à-dire des modes.

Qu'elles soient masculines ou féminines, c'est tout un, et la sottise est égale. Peut-être trouverions-nous un peu plus de ridicule chez les femmes, mais au fond c'est la même inspiration qui domine ; une vanité bête, le désir de paraître plus riche, plus moderne que les autres. On imite, et on veut se singulariser dans l'imitation. Curieux mélange de servilité et d'indépendance.

Et alors, tous les ans, changement à vue. Chaque vêtement y passe : la robe, le manteau, le corset, les gants, les bottines, les bas, les fourrures ; le chapeau surtout, édifice instable qu'il faut renouveler sans cesse.

Si l'on mettait bout à bout les conversations qu'en Europe les dames du monde et leurs modistes ont tenues sur les chapeaux, il y aurait une amplification colossale au fameux chapitre qu'Aristote écrivait sur ce sujet.

Quelle frivolité ! Quelle nullité ! car, bien entendu, l'esthétique, l'esthétique vraie, n'y est pour rien.

Ici il n'est pas inopportun de remarquer que l'espèce humaine est si peu inventive qu'elle n'a pas trouvé mieux comme décor que les plumes étalées par les oiseaux mâles au temps des amours pour séduire leurs femelles. Nos femmes prennent pour parures les parures des autruches, des paons, des lophophores, des oiseaux de paradis et des aigrettes. De même en fait de fourrures, nous d'avons rien trouvé de mieux que les peaux de renards, d'ours, de chinchillas, d'hermines et de skons.

Décidément, pour l'imagination décorative, l'homme n'a été que le plagiaire de l'animal.

Sauf sur un point ! Il est vrai que sur ce point la supériorité humaine est écrasante. Il s'agit des pierres. En fait de pierres, sans contestation possible, nous sommes les maîtres.

Il en fut ainsi dès les premiers âges de l'humanité. Dans les cavernes préhistoriques, on trouve déjà des colliers faits de coquillages. Nos arrière-grands-mères s'en entouraient les fesses et les cuisses, comme font encore quelques Hottentotes et quelques Tasmaniennes arriérées. Mais les Européennes font beaucoup mieux.

Elles se sont persuadées que certaines pierres étaient précieuses, par exemple les perles, c'est-à-dire ces couches concentriques de carbonate de chaux qui s'accrochent au centre microbien dans les huîtres malades. Quand ces perles sont bien rondes, et que leur poids dépasse cinq ou six grammes, ces petites tumeurs minérales acquièrent une valeur prodigieuse. Cette folie, qui était sans doute déjà ancienne du temps de Cléopâtre, a pris un magnifique développement. Il paraît que certains colliers de perles ont été payés un million de francs. Et nous ne nous amuserons pas à supputer ce que ce million représente de force inutile, appendue quatre ou cinq fois par an au cou de je ne sais quelle grande ou petite dame.

Le diamant est un plus haut seigneur encore. Mais sa dignité ne dépend pas de lui-même, car, en sa réalité chimique, c'est tout simplement du carbone, c'est-à-dire du charbon ; du charbon cristallisé peut-être, mais enfin du charbon. Rien de plus. Rien de moins. Pourquoi le charbon cristallisé a-t-il mille millions de fois plus de prix que le charbon non cristallisé ? Les plus malins seraient très embarrassés de le dire. Il faut se contenter d'accepter pour toute explication que le charbon cristallisé est rare, qu'il faut peiner dur pour le rencontrer, et que son prix dépend de sa rareté.

Notons, pour grandir encore l'ineptie humaine, qu'on peut imiter le charbon cristallisé, si parfaitement que les plus experts s'y trompent. Par conséquent, quand on est assez fou pour donner 500 000 fr. de diamants à une femme, ce n'est pas pour qu'elle soit plus belle, puisqu'avec trois cents francs de strass on obtiendrait le même éblouissement, mais c'est

parce qu'avec cette pierre d'un haut prix on flatte les éléments les plus misérables de sa vanité.

Des colonnades, des statues, des tableaux, des meubles splendides, dans un palais de marbre ! De riches étoffes de satin, de soie et de velours, soit ! Ce sont les joies de la richesse, et je comprends qu'on soit tenté de donner un cadre somptueux à la femme qu'on admire et qu'on aime. Mais des tumeurs huîtrières ou du charbon cristallisé ! vraiment, c'est se maintenir triomphalement au plus haut niveau de la bêtise humaine.

## XIX. Les ruines

---

[Retour à la table des matières](#)

Au cours de la longue histoire humaine, certains hommes privilégiés, exceptionnels, ont réussi à créer quelques belles œuvres dignes de respect.

Ils sont rares, ces ouvrages où la forme est irréprochable, l'idée profonde et hardie. Le vaste troupeau des médiocres, étant radicalement incapable de concevoir rien de semblable, devrait donc prendre soin de ces chefs-d'œuvre. Eh bien ! non ! il n'en a cure. Les plus beaux peut-être ont disparu. Souvent la pensée des plus nobles créatures humaines a été perdue, abîmée sans retour.

Est-il un plus merveilleux poète qu'Eschyle ? *Les Perses*, *Prométhée enchaîné*, *Les Choéphores* ! C'est la plus pure forme de l'art dramatique, angoissant et généreux ! Le grand Eschyle avait composé cent pièces, davantage peut-être ! Il nous en reste sept, c'est-à-dire un douzième à peine !!

Est-il un plus admirable historien que Tacite !... Pour le style éclatant, pour la grandeur d'âme, pour la forte conception, pour la connaissance des choses et des hommes, il est, sans aucun doute possible, le premier des historiens. Or les trois quarts de son œuvre ont disparu.

De Shakespeare, l'égal d'Eschyle et de Tacite pour la puissance du drame et pour la force du verbe, de Shakespeare, nous avons tout gardé... Mais c'est par un hasard presque invraisemblable que son œuvre entière n'a pas été jetée aux vents.

Les statues de l'antiquité grecque dépassent par leur perfection tout ce que les modernes ont pu faire, et de beaucoup. Même Donatello, même Michel Ange, même Puget, sont au-dessous de l'art antique. Et pourtant de l'art antique nous n'avons guère que des débris...

Myron, Phidias, Praxitèle, ne nous sont connus que par quelques-unes de leurs œuvres, les moins pures, peut-être. Et rien ne permet de supposer que les statuaires de l'avenir, même pendant plusieurs siècles, pourront jamais compenser ce lamentable anéantissement...

Quant à la peinture des maîtres anciens, il ne nous en est rien resté. Car on ne soutiendra pas que les fresques de Pompéi représentent la peinture ancienne ! C'est comme si l'on prétendait que les enseignes de nos cabarets et de nos boutiques donnent une juste idée de nos meilleurs artistes modernes. On étonnerait fort nos peintres décorateurs qui, pour une somme modique, badigeonnent les murs des restaurants et des hôtels, si on leur disait que leur adresse technique balance l'œuvre de Rembrandt, de Vélasquez, de Titien et de Goya.

Et les magnifiques Temples d'autrefois ! Et les Villes superbes du passé ! qu'en reste-t-il ? Philé est à peu près intacte, grâce au soleil et aux sables de l'Égypte. Mais Athènes ? Corinthe ? Rome ? Ninive ? Babylone ? Palmyre ? Troie ? Rien ne survit de tous ces vieux mondes, ou presque rien. Rien des anciennes cités du Mexique et du Pérou. Rien ne restera sans doute de nos grandes villes. Les guerres, les incendies, les pillages, les bombardements anéantissent ce qui fut la gloire et l'honneur de l'homme.

Omar a peut-être détruit la bibliothèque d'Alexandrie ; mais, à coup sûr, le Parthénon a été canonné par les navires anglais, comme le Kremlin a été démoli par Napoléon. Les Bolcheviks, qui admirablement représentent tout ce qu'il y a de plus immonde dans l'homme, achèvent de détruire ce qui fut l'art russe. Guillaume a ravagé Louvain, Arras, Reims et Ypres. Les pauvres Vandales ont été calomniés. Ils n'ont pas fait autant de ruines, ni provoqué autant de désastres que les Huns anciens et modernes.

Ainsi, quand certains hommes, une fois par hasard bien inspirés, ont pu enfin arriver à parachever une œuvre d'art, les soldats et les foules se hâtent de la détruire.

Partout et toujours *Homo stultus* règne en maître.

## XX.

# Les grands hommes

---

[Retour à la table des matières](#)

Dans cette foule servile, aveugle, ignorante, qui fut l'humanité du passé et qui est l'humanité du présent, parfois quelques intelligences ont apparu, sereines et audacieuses, devançant l'avenir, découvrant des vérités nouvelles, aimant la justice, vagues lueurs éparses qui jettent quelques clartés dans les ténèbres d'une nuit profonde.

Ces bienfaiteurs, grands par l'audace et le génie, ont été sans doute récompensés par leurs frères humains ?

Voyons ce que nous dit l'histoire.

Socrate, le sage des sages, osa, en plein paganisme, soutenir que les superstitions mythologiques sont des traditions ridicules ; qu'il faut se connaître soi-même et n'avoir comme règle de conduite que la conscience, comme règle de croyance que la raison. Mais il fut hué par les foules. Aristophane le bafoua outrageusement au théâtre. De soi-disant juges l'accusèrent de corrompre la jeunesse, et il fut condamné à mort. La ciguë donnait une mort assez douce, mais c'était la mort tout de même.

Jésus-Christ, âme tendre et mystique, inaccessible à la haine, prêcha le pardon des injures, la pitié pour les malheureux et les pauvres, l'égalité des chétifs humains devant le

Père Céleste. Doctrines nouvelles qui auraient dû changer la face du monde. Eh bien ! Jésus-Christ a été condamné à une mort ignominieuse et douloureuse. Tout jeune encore, cet être presque divin fut crucifié, moitié comme rebelle, moitié comme dément, aux applaudissements d'une foule barbare.

Christophe Colomb, seul contre tous, conçoit une grande chose. Autour de lui tout le monde croit que la terre est plate comme une écuelle de soupe. Mais lui, il a compris... Pourvu de quelques misérables vaisseaux, il ose s'aventurer sur des mers inconnues. Son équipage se révolte ; mais il tient tête aux mutins, et, tout en semblant céder, il s'obstine dans sa féconde pensée. Enfin il aborde une terre ; un Nouveau-monde est acquis à la vieille humanité... Et, pour récompense, à son retour en Europe, il est chargé de chaînes, mis en prison, menacé de mort. Par miracle, il échappe aux supplices. Tout de même, il meurt pauvre, injurié, exilé, vilipendé, trahi.

Galilée conçoit et exécute des choses merveilleuses. Il invente le thermomètre, Il invente le télescope qui lui permet de voir des mondes immenses jusque-là insoupçonnés, et de comprendre quelle place infime tient notre planète terrestre dans le vaste univers. Mais les hommes ont une sainte horreur de la vérité. Galilée est forcé de s'agenouiller devant la bêtise triomphante, et il traîne, aveugle, ses derniers jours dans les cachots.

Gutenberg, qui a inventé l'imprimerie ; Palissy, qui a créé la paléontologie et la céramique ; Jenner, qui a découvert la vaccine ; Harvey, qui le premier a réalisé la vraie physiologie expérimentale, ont eu leurs existences empoisonnées par les proscriptions, les persécutions, les procès, les railleries et la pauvreté.

Michel Servet qui, sans appui, sans maître, avait compris que le sang circule pour aller du cœur droit au cœur gauche en passant par le poumon, Michel Servet a été brûlé.

Savonarole a été brûlé. Brûlé aussi, l'admirable Jean Huss. Tous deux avaient eu l'audace de prêcher une morale pure à des corrompus.

Lavoisier, qui, à lui tout seul, a fait naître les deux plus belles sciences abordables aux mortels, toute la chimie, et toute la physiologie, Lavoisier, dont le nom doit être considéré comme le plus grand nom de la science, Lavoisier a été guillotiné en place publique à Paris.

Denis Papin a vu son bateau à feu mis en pièces par les bateliers du Rhin.

Descartes, qui, comme Socrate, a osé parler des droits de la raison humaine, a dû fuir sa patrie, et mourir à l'étranger. Spinoza, un génial et hardi penseur, a été victime de persécuteurs cruels. Le plus merveilleux écrivain français, Victor Hugo, vécut vingt ans en exil. Le sublime écrivain espagnol, Cervantès, a passé la moitié de sa vie dans les bagnes et dans les prisons. Le corps de Molière a été jeté à la voirie. Un des plus charmants poètes latins, Ovide, a été condamné à un long exil chez les barbares. Comme Euripide, André Chénier a péri sur l'échafaud, Chatterton est mort de faim. Voltaire, Silvio Pellico, Mickievicz ont connu, eux aussi, les cachots et l'exil. Sénèque a été forcé de se tuer. Un soldat ivre a tué Archimède. Démosthène et Cicéron, c'est-à-dire les plus grands orateurs de tous les temps, ont été assassinés par la soldatesque.

Et ce n'est qu'une énumération bien incomplète.

Telles sont les récompenses que les hommes réservent aux plus nobles représentants de l'espèce humaine.

Plus la foule est médiocre et bête, plus elle poursuit de sa haine ceux qui, naïvement, cherchent à atténuer sa médiocrité et sa bêtise.

## XXI. La mare aux grenouilles

---

[Retour à la table des matières](#)

Parfois, en été, dans une grande plaine, sous les saules que caressent les derniers rayons du soleil couchant, un étang fait miroiter ses eaux immobiles, dans le silence du soir que trouble à peine le vol d'une libellule ou le lointain écho de quelque Angélus.

Que si alors, dérangeant cette sérénité, un passant jette une pierre au milieu des roseaux, soudain c'est un effroyable tintamarre. Des centaines de grenouilles, aquatiques habitantes du marécage, bondissent de tous côtés, et poussent des coassements sonores, éperdus. Agitation et vacarme ! Quel ennemi, quel étranger vient insulter notre repos ? Malheur ! Malheur à lui ! Et les coassements redoublent, furieux, entrecoupés par de longs silences.

C'est un charivari de même espèce qu'a provoqué la seule idée d'une langue internationale.

Une langue internationale ! Quelle folie !

Quelle chimère ! Quoi ! les hommes ne seraient plus divisés par la différence de leurs idiomes ? Quoi ! ils n'auraient plus besoin de grammaires, de dictionnaires, d'interprètes, pour se communiquer la pensée ? Quoi ! Au Nord et au Sud, les mêmes sons humains reproduiraient les mêmes idées. Quoi ! tous les hommes pourraient se comprendre, et alors peut-être ne plus se battre ! Mais c'est tout simplement monstrueux !

Après un déchaînement universel de sottises, bientôt ce fut un silence profond. L'indignation a été remplacée par l'indifférence, une indifférence méprisante, plus redoutable que l'indignation.

Et pourtant, si quelque espoir subsiste encore de rendre notre existence moins misérable, moins précaire, c'est qu'une même et unique langue soit parlée, ou tout au moins comprise, par tous les frères humains.

Depuis que la tour de Babel a été renversée par le feu du ciel, les hommes répandus à la surface de la terre se servent de langues différentes. On est convenu d'appeler langue *maternelle* celle que nous avons parlée dès notre enfance et dont les sonorités retentissent autour de nous.

Sans nous arrêter aux langues mortes, il y a, à l'heure actuelle, une centaine de langues vivantes diverses. Il en est au moins quinze qui sont importantes, c'est-à-dire parlées par plus de vingt millions d'hommes, le français, l'anglais, l'espagnol, le polonais, l'allemand, l'italien, le portugais, le russe, le grec, le chinois, le japonais, l'arabe, l'hindoustan ; d'autres sans doute qui m'échappent.

Quinze langues, c'est beaucoup, car il faut, pour en connaître passablement une seule, qui ne soit pas notre maternelle, au moins une année entière d'assidue étude. Or cette étude est fastidieuse et insupportable, et la vie de l'homme est assez courte pour qu'une année d'existence ne puisse être traitée de quantité négligeable.

Alors une double alternative. Ou bien ne parler que la langue maternelle (solution très facile que l'immense majorité des hommes a adoptée) ; ou bien perdre un an, deux ans, trois ans à apprendre une, deux, trois langues étrangères.

Ne parler que sa langue maternelle, c'est très bien pour le paysan fixé dans son hameau ; pour le mineur terré dans sa mine ; pour l'ouvrier enfermé dans son atelier. Mais les commerçants, les industriels, les navigateurs, les savants, les artistes, les lettrés, doivent-ils se résigner à rester toujours sans relations verbales avec les hommes des autres pays ? Qu'un Français ne connaissant que la langue française aille à Londres, à New York, à Rome, à Madrid, il sera comme perdu dans un monde nouveau, où tout lui sera inconnu. Or on ne peut recommander à un artiste, à un savant, à un industriel, de ne jamais sortir des frontières de son pays. Donc, sous peine d'une affligeante ignorance, un Français doit savoir un peu d'anglais, un peu d'espagnol, un peu d'italien, un peu d'allemand. Mais, pour arriver à cette imparfaite connaissance, il lui faut au moins deux ans d'un rude travail. Voilà un bien lourd sacrifice pour arriver à baragouiner tant bien que mal quatre langues étrangères.

Tout serait facile si nous pouvions à notre langue maternelle (qu'il serait criminel de négliger) juxtaposer une langue commune, une langue internationale.

On en a proposé plusieurs. Il en est une qui est excellente. *L'esperanto*, langue dérivée du latin, créée par le génie de Zamenhoff, a une grammaire tellement simple qu'on peut la savoir en une heure. Quant au vocabulaire, il est si peu compliqué qu'en un mois on en a fait le tour.

Qu'importe aux hommes ! Leur quiétude a été troublée, et ils ont tout de suite, sans réfléchir, inventé de multiples et faibles objections.

1° Une langue internationale ne peut être parfaite.

Certes, mais a-t-elle besoin de perfection ? Nos langues vivantes sont-elles donc irréprochables ? Grands Dieux ! Elles sont hérissées - c'est leur charme peut-être, mais c'est leur difficulté aussi - d'irrégularités, d'exceptions, d'incohérences.

2° Il faut du temps pour bien connaître *l'esperanto*.

Hé oui, il faudrait un mois d'étude pour la comprendre et trois mois d'usage pour la parler couramment. Mais pour toute autre langue on n'aboutirait au même résultat qu'en trois ans ! Trois mois au lieu de trois ans, c'est quelque chose !

3° Elle sera vite altérée, corrompue, et on la prononcera avec des accents divers.

Non ! car rien ne sera plus facile que d'empêcher ces altérations et d'établir des règles fixes pour l'accentuation. L'expérience a prouvé que, par des individus de nationalités différentes, *l'esperanto* se parlait correctement avec l'accent convenable.

4° On empêchera ainsi le progrès de nos langues nationales...

Oh ! la chimérique crainte ! Malgré nos sottes vanités nationales, les langues nationales maternelles ne font aucun sérieux progrès au dehors. Et elles n'en feront jamais : elles n'en pourront pas faire. Allez donc voir si à Édimbourg, à Madrid, à Moscou, à Tokyo, à Lisbonne, à Calcutta, à Buenos-Aires, à Rome, à Berlin et à Chicago, la langue française est parlée par le peuple ! Allez voir, allez, ne fût-ce que pour être convaincus de votre fieffée ignorance. Et vous constaterez ; 1° qu'en fait de langage, il n'y a que le peuple qui compte ; 2° que chaque peuple parle sa langue nationale.

D'ailleurs pourquoi insister ? C'est être trop naïf que de vouloir répondre à ces objections ? car elles manquent de sincérité. Elles peuvent toutes se condenser en une seule parole qui, comme un glas funèbre, retentit à chaque progrès : *Ce n'est pas intéressant !*

Certes, les esprits les moins pénétrants comprennent très bien que tous les peuples pourraient, sans grande peine, au bout d'une vingtaine d'années, par un effort universitaire commun, se créer une langue internationale commune, qui, sans porter dommage à la chère langue maternelle, deviendrait la langue supplémentaire universelle, parlée et comprise par chacun, la seule qu'il serait utile d'apprendre. Cette réforme, qui changerait la face du monde, est possible, même facile. On le devine ; on le sait ! Mais quoi ! *Ce n'est pas intéressant.*

Voilà quelle est notre insouciance, notre frivolité, notre incompréhension de l'avenir. Voilà quelle est surtout, disons le mot, notre stupidité. Quand il s'agit d'une grande chose qui inaugurerait un nouvel état d'âme chez les hommes, une régénération de l'humanité, Homo stultus se réveille bruyamment pour la combattre.

Et, comme les grenouilles d'Aristophane, il se contente de clamer : « Brekekekek, coax, coax ».

## XXII. Le progrès

---

[Retour à la table des matières](#)

En face de toutes les inepties, grandes ou petites, que l'espèce humaine accumule, faut-il désespérer de l'avenir ?

Oui et non !

Oui, si l'homme continue à être tel qu'il a été, et tel qu'il est, c'est-à-dire cupide, frivole, ne comprenant jamais l'intérêt général, asservi à ses passions et à ses caprices, envieux, timide, crédule, ennemi de la raison et de la logique, soucieux uniquement de son intérêt personnel si étroitement conçu qu'il en fait l'instrument de son malheur. Bref, en toute sa pensée, et en tous ses actes, médiocre, irrémédiablement médiocre.

Donc son intelligence est basse et faible. Est-il permis d'espérer qu'il réussira à l'améliorer ?

Perfectionner une larve qui est déjà en pleine régression, voilà le problème qui se pose.

Problème angoissant, complexe, ardu. Mais je n'ai pas le fol espoir qu'on tentera même l'ébauche de la réforme qui serait nécessaire, la seule qui nous empêchera de tomber au-dessous des êtres les plus grossiers : L'AMÉLIORATION DE L'INTELLIGENCE HUMAINE. Et, cependant, malgré leur futilité et leur incohérence, les hommes ont pu, pour l'élevage de leurs bestiaux, arriver à prouver que, s'ils font pendant quelque temps

choix de reproducteurs pourvus de qualités éminentes ou spéciales, ces qualités éminentes et spéciales vont reparaître chez les descendants. En accouplant les juments et les chevaux les plus rapides, on finit par obtenir au bout de plusieurs générations des individus héréditairement rapides... c'est même ainsi qu'on a pu créer la sous-variété des chevaux de course.

Donc on peut modifier par sélection les espèces. Donc il y a transmission héréditaire. Donc, en continuant cette sélection, c'est-à-dire l'accouplement des meilleurs, sans défaillance, pendant de nombreuses générations, on forcera certains caractères, aussi bien psychologiques que physiques, à se fixer sur l'espèce. Car la forme de l'esprit est soumise à l'hérédité, tout autant que la forme du corps.

S'il en est ainsi - et il est fortement prouvé qu'il en est ainsi - pour que *Homo stultus* cesse d'être *Homo stultus*, il lui faudra développer son intelligence par une sévère et prolongée sélection. Mais, pour commencer, ne fût-ce que timidement, cette grande œuvre, un immense et douloureux effort serait nécessaire. Et malheureusement nous sommes arrivés à un tel point de dégradation qu'une si rude tâche sera probablement impossible.

Alors tant pis ! tant pis pour l'avenir de notre infortunée espèce ! Je sais bien que quelques beaux génies, un Léonard de Vinci, un Molière, un Socrate, un Lavoisier, un Hugo ont étincelé çà et là, comme ces feux charmants qui, pendant les nuits d'automne s'élèvent d'un marécage empesté pour briller et s'éteindre dans les ténèbres environnantes.

Mais que signifient ces lueurs isolées, si tout autour d'elles, l'immense masse humaine, veule, amorphe, et incorrigible, reste plongée dans une épaisse nuit ?

Si donc l'humanité n'a pas le courage de se réformer, elle continuera à végéter misérablement aux rives du malheur et de la sottise, jusqu'à ce qu'enfin, saoulé d'infortunes et de vices, elle disparaisse dans le néant du froid absolu, en même temps que la chaleur du soleil, notre père à tous.

## XXIII. La mort

---

[Retour à la table des matières](#)

L'événement le plus banal de la vie, c'est la mort. L'homme aurait donc dû s'y résigner ; car rien n'est plus commun, plus universel, plus nécessaire. C'est chose bête que de se révolter contre l'inéluctable, et pourtant l'homme ne se résigne pas. Il s'indigne et se lamente. La mort est pour lui une source de terreurs ridicules et de pratiques déshonorantes.

Si le bon sens réglait les mouvements de notre pauvre machine pensante, la mort ne pourrait nous inspirer que des sentiments de sympathie affectueuse. Nous devrions la traiter, au moins celle qui nous concerne, comme une grande amie, très puissante et très sereine, car elle, seule peut nous délivrer de nos angoisses, renaissantes ; elle fait succéder à notre trépidation perpétuelle une paix que rien ne peut plus troubler.

Je ne sais quel souverain à vie brillante, mais agitée, passant devant un cimetière semé de tombes, murmura en soupirant : « *Invideo quia quiescunt* ! je leur porte envie, car ils se reposent ! » Il était peut-être sincère.

Ô toi qui me lis, et qui es peut-être un peu moins stupide que tous tes frères, réfléchis un moment, si tu peux. Pour regretter la vie, il faut être vivant. Eh bien ! quand tu seras

mort, tu ne seras plus en état de rien regretter, ni les fleurs, ni les femmes, ni les vins, ni les couronnes, ni cet or pour lequel tu as fait tant de frivoles sacrifices. Qu'importe si la famine, la peste et la guerre déchaînent contre les vivants leurs fureurs ? Toi, couché dans un bon tombeau, dévoré par de braves vers, tu dormiras profondément, sans rêver et sans ronfler. Il ne restera plus de tes chairs que des débris sans nom, et la conscience de toute douleur aura depuis longtemps disparu. Nul regret ne voltigera dans ta sépulture, pour se mêler aux larves qui se repaîtront de tes atomes. Vainement toutes les haines de l'homme et toutes les foudres du ciel tonneront autour de ton cercueil : elles ne pourront t'arracher une sensation, et tu continueras à jouir d'un épais sommeil, même si un obus, dégradant ta sépulture, pulvérise tes os et met à nu ta pourriture.

Pourquoi donc avoir peur de la mort ? Est-ce que, par une exception invraisemblable, ton existence éphémère était à ce point délicieuse et sans nuage que la seule idée d'en être privé te fait tomber en pâmoison ?

Ce qui m'effarouche, dis-tu, ce n'est pas tant la mort, que *le mourir*. Passer de vie à trépas, faire le grand saut ! On se figure que c'est terrible ! ... Mais non ! mais non ! ce n'est pas très terrible ! c'est très simple. L'épreuve en a été faite des milliards de fois ! On s'endort !... Voilà tout !

Un excellent sommeil que ne suivra aucun désagréable réveil ; ce n'est pas si mal imaginé après tout, et je trouve que la mère Nature a bien fait les choses.

Néanmoins, de tout temps et dans tous les pays, l'homme s'est ingénié à se raconter à lui-même de fantaisistes histoires sur les lendemains de la mort. Il a inventé des chaudières bouillantes où des Croquemitaines atroces et d'affreuses fées Carabosses nous feront cuire à grand feu et à long feu (une éternité, tout simplement). Mais ce sont contes de nourrice qui font sourire Agnès elle-même.

Notre commune crainte de la mort est donc d'une stupidité effarante. Pourtant il serait assez vain de la combattre, car elle est beaucoup moins un raisonnement qu'un instinct. Et cet instinct se justifie, puisque tout être vivant, pour être ménager de sa vie, doit être possédé par l'horreur de la mort.

D'autant plus qu'il n'y a pas seulement notre mort à nous, laquelle doit nous laisser très indifférents, mais la mort de ceux que nous aimons. Ah ! certes, elle est cruelle celle-là, et je connais toute l'intensité de cette douleur. Ne plus voir le sourire, ne plus entendre la voix, ne plus toucher la main de celui qui était adoré, de celle qui était chérie, c'est la plus grande des misères humaines... Tout de même l'homme pourrait être assez sage pour redouter la mort de ceux qu'il aime, sans redouter sa propre mort... Mais je n'insiste pas : car ce serait estimer trop haut l'intelligence de mes contemporains que de les croire capables de comprendre que, pour regretter la vie, il faut avoir conservé une parcelle de vie.

N'ayant jamais pu - je ne sais pourquoi - se résigner à la mort, l'homme a toujours essayé, par mille subterfuges ridicules, de se persuader à lui-même qu'il ne va pas mourir. À côté de la momie bien serrée dans d'élégantes bandelettes, parfumée et desséchée, les vieux Égyptiens mettaient des pains, des liqueurs suaves, des images voluptueuses, afin qu'en son hypogée le défunt, se réveillant soudain, trouvât à portée de sa main quelques jouissances dont il plut facilement disposer.

Chez les Grecs, l'absence de sépulture était le plus cruel des affronts, et une offense pire que la mort même.

Priam pleure à peine quand son fils Hector a péri sous les coups d'Achille. Le glorieux Priamide a, comme un vaillant, succombé dans la lutte. Ce sont là jeux de guerre. Soit ! Mais que ce noble corps demeure sans sépulture, voilà ce qui est affreux, infâme, intolérable.

Dans toutes les traditions, dans toutes les religions, se retrouve cet inexplicable et enfantin sentiment ; le respect du cadavre. Profaner un tombeau, violer une sépulture, mutiler un mort, voilà des crimes abominables dont toute l'humanité eut toujours horreur.

Mais cette horreur est liée à un matérialisme effréné et irréfléchi. Car dans l'imagination de tous les hommes une naïve confusion s'établit entre cette chair inerte, prompte à se putréfier, et l'âme qui l'animait, lui donnait la pensée, le mouvement, le regard.

Pour moi, au risque d'être par mes contemporains traité de personnage abject, j'avoue que les corps des êtres qui me furent chers me sont totalement indifférents. Je garde de mon père, de ma mère, pieusement, les moindres portraits, les plus petites lettres ; je conserve, en me les remémorant sans cesse, le souvenir de leurs paroles, de leurs gestes, de leurs tendresses. Mais de ce qui fut leur corps – car leur corps a disparu – je n'ai aucun souci ; car, une fois que la vie s'est échappée, il ne reste plus de nous qu'un amas de tissus anatomiques, muscles, viscères, et os, qui dans quelques heures vont être envahis par une hideuse décomposition.

Donc, quant à mon propre corps, je le déclare très formellement, qu'on le jette aux gémonies, qu'on l'incinère, qu'on le dissèque, qu'on l'ensevelisse, cela m'est prodigieusement égal ; et je supplie les miens de ne pas s'en préoccuper.

Le culte des cadavres est une folie humaine universelle. Dressez des statues à Lavoisier, à Victor Hugo, à de Lesseps, à Pasteur. Cela est juste. Mais ne vous souciez pas de leurs cendres. Elles n'ont rien de respectable. Au bout de quelque cinquante ans, ce n'est plus que du phosphate de chaux et de magnésium : et les ossements d'Agamemnon ne diffèrent pas des ossements de Thersite. La vénération dont on entoure notre terrestre guenille n'est pas plus décente que celle d'un célèbre malade à qui on avait dû couper la jambe. Après l'amputation il avait précieusement conservé son pied difforme et suppurant, pour le faire embaumer, et l'exposer sur un coussin de velours, à la place d'honneur de son salon.

Est-ce que par hasard on penserait conjurer la douleur de n'être plus en se faisant enfermer dans un triple cercueil luxueux de plomb, d'acajou, et de chêne ! Quelle folie ! quelle méconnaissance des choses ! quelle bassesse sous cette conception de l'être humain !

Il serait pourtant bien simple, au lieu de donner cette pâture aux vers et aux microbes, d'allumer la grande flamme d'un bûcher et de ramener à l'état d'eau et d'acide carbonique -

sans toutes les putridités de l'ensevelissement - les matières organiques qui avaient constitué une personne humaine quand elles étaient animées par la petite flamme de la vie. Maintenant qu'elles ne vivent plus, elles ne sont plus qu'une pièce anatomique. Mais une vague crainte, dénotant une enfantine stupidité, nous saisit à l'idée que la chaleur du foyer va faire crépiter nos chairs mortes ; et alors nous reculons devant l'incinération, comme si elle était une douleur, comme si le feu, en léchant les tissus, devait outrager la majesté de la mort. Pauvre majesté, près de laquelle, si elle était laissée au grand air, on ne passerait pas sans se boucher le nez.

Toutes les fois que l'homme touche aux choses de la mort, la peur le fait déraisonner.

Quand un malheureux agonise, – sans que d'ailleurs ni les médecins, ni les héritiers aient gardé une lueur d'espoir – on essaye à peine de soulager ses souffrances, mais on fait semblant de croire qu'on va le sauver. On l'accable de potions, de ventouses, d'opérations superflues. Pourquoi ne pas charmer ses derniers moments par une résignation émue et paisible ? lui donner de la morphine, pour qu'il retrouve quelque apparence de vigueur, pour qu'il s'éteigne dans un vague délire, à demi conscient, et peut-être pour qu'il soit capable, comme Socrate, de converser avec ses amis, sans les affres de la douleur physique, sans les gémissements des assistants, venus là curieusement comme à un spectacle.

L'homme ne pourra parler fièrement de son intelligence que s'il sait se ménager une mort sereine. Je voudrais que le mourant, assis sur son lit, soulagé de sa douleur par de puissants narcotiques, parlât sans amertume, souriant, de sa mort prochaine, et qu'il pût, avec quelque douceur, voir l'émotion de ceux qui l'entourent. Mais nous cultivons le contraire de l'euthanasie, nous ne connaissons que la dysthanasie. Tant pis pour notre bonheur ! Tant pis pour notre raison !

Le commencement de la sagesse humaine, de cette sagesse qui nous permettra d'appeler l'homme *Homo sapiens* et non *Homo stultus*, ce sera de pouvoir regarder la mort en face, sans frayeur, et sans colère.

Et c'est peut-être parce qu'ils ont largement méprisé la mort, que nous admirons les innombrables soldats qui, en héros, dans cette cruelle guerre, sont tombés sur les champs de bataille. Ils devançaient les temps futurs, ces temps de sagesse, ou l'homme, libéré de vaines terreurs, ne craindra plus de voir s'éteindre la chétive flamme de sa vie.

Fin du livre.